



CINÉMA

American Teen, ou l'adolescence insignifiante de l'Amérique

Page E 8

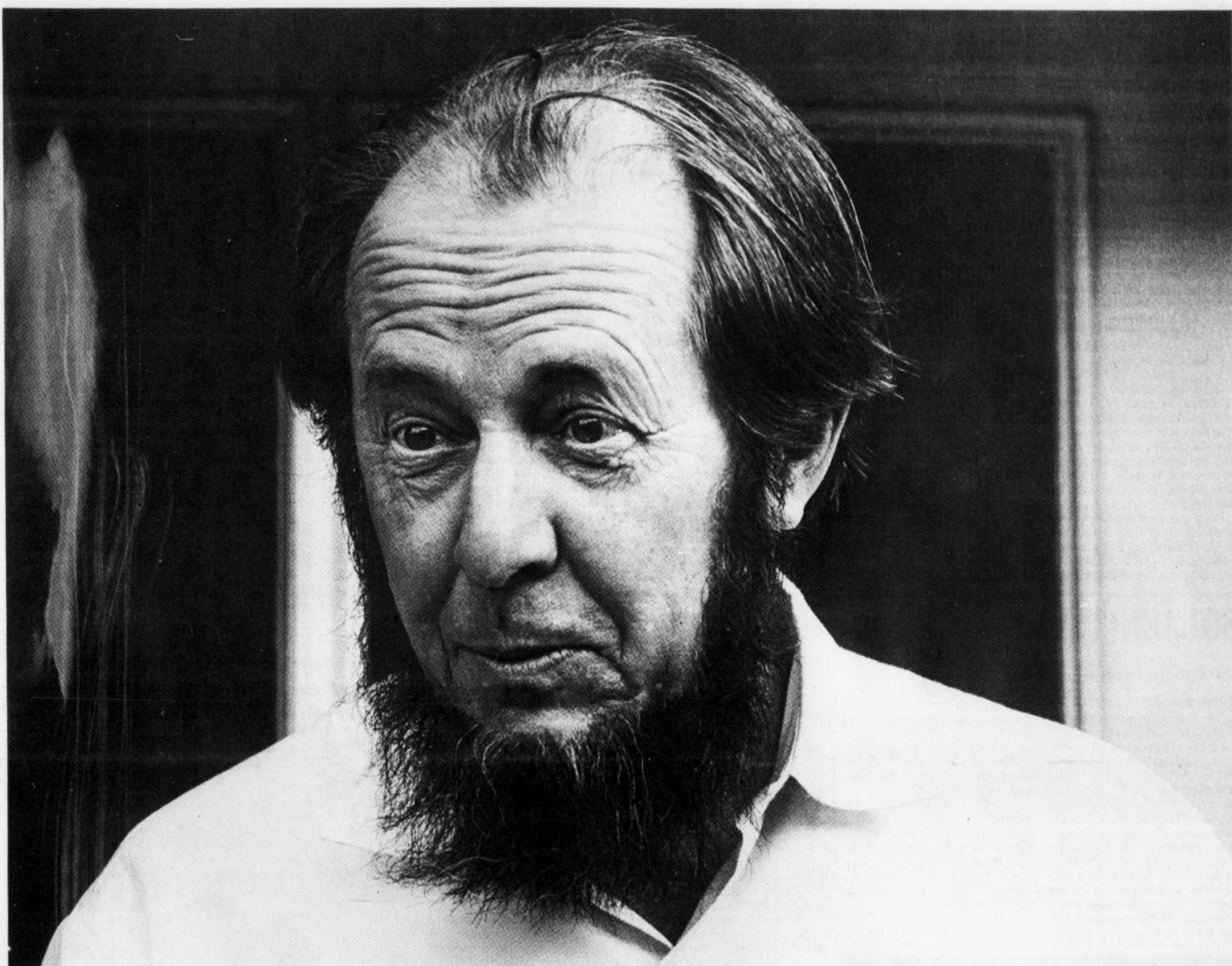


ESSAIS

Timothy Leary et l'aventure psychédélique

Page E 4

CULTURE ET LIVRES



Alexandre Soljenitsyne à son arrivée à l'aéroport de Francfort, en 1974, peu après son expulsion d'Union soviétique.

AGENCE FRANCE PRESSE

Une pensée dirigée contre la tentation totalitaire

Soljenitsyne, philosophe malgré lui

Les colères de l'écrivain contre la « tribu instruite », c'est-à-dire l'intelligentsia soviétique, rappellent celles de Platon contre les sophistes

ANTOINE ROBITAILLE

Québec — Que va-t-il rester de Soljenitsyne, mort il y a moins d'une semaine à Moscou? Ce contre quoi il s'est tant battu, l'URSS, s'est effondré tel un géant au pied d'argile il y a 17 ans. Que peut-il bien demeurer de l'œuvre d'un tel « dissident » — mot qu'on avait presque oublié — lorsque l'objet même de sa dissidence s'est évanoui?

«Indépendamment du rôle qu'il a joué dans la dissolution de l'Union soviétique, il reste plusieurs choses», affirme Richard Bodéüs, professeur de philosophie à l'Université de Montréal. M. Bodéüs, par ailleurs spécialiste de la philosophie antique, a consacré un brillant essai au grand Alexandre il y a... 17 ans: *Soljenitsyne, de la philosophie éprouvée à l'art de la compréhension* (Beffroi, 1991).

D'abord, l'évidence, pour toute personne qui a «la moindre connaissance de la littérature russe», explique M. Bodéüs: Soljenitsyne est un «monument à l'égard des plus grands, du point de vue littéraire».

Intimement liée à la politique, son œuvre ne se limite donc pas à un «combat historique contre l'Union soviétique, contre une forme de régime historiquement daté». La pensée de Soljenitsyne est entièrement dirigée contre la tentation totalitaire et «il en a démontré, avec une énergie probablement inégalée, les mécanismes».

Inégalée? Pas tout à fait, évidemment. Il y a Hannah Arendt, bien sûr, qui, elle, prit pour cible le régime nazi, un objet qui se compare à celui de Soljenitsyne. Les deux extrêmes du XX^e siècle, à gauche et à droite, «se rejoignent», note le philosophe.

Il y a cependant une différence de taille entre ces deux auteurs: Soljenitsyne fait des romans, comme *Une journée d'Ivan Denisovitch*. En sous-titre de son magistral *Archipel du Goulag*, on trouve cette inscription peu commune venant qualifier l'œuvre: «Une investigation littéraire». Autrement dit, c'est avec des ressources artistiques et non seulement rationnelles que Soljenitsyne agit. «Arendt est philosophe avant

d'être écrivain alors que Soljenitsyne est écrivain avant d'être philosophe», note Bodéüs.

Philosophe malgré lui

Philosophe? Ce n'est pas ainsi qu'on décrit habituellement l'auteur. Soljenitsyne n'a-t-il pas eu, justement, l'ambition de critiquer la vanité de la philosophie? Il y a chez lui une allergie aux systèmes rationnels échafaudés par la raison, le marxisme en étant à ses yeux le plus terrible exemple. Mais si on ne veut pas philosopher, il faut l'expliquer... philosophiquement, rappelle Richard Bodéüs, «on n'en sort pas, Aristote l'avait bien dit».

C'est ici qu'on touche à ce qu'il y a de peu commun, voire d'irremplaçable peut-être, chez l'écrivain Soljenitsyne: «Il apportait les ressources de la littérature et en particulier de la langue russe à l'appui de sa démonstration». Dans son discours de réception du Nobel, qu'il n'a pu prononcer à Stockholm — en raison des menaces de son pays — mais écrit et publié plus tard, il se veut très clair: «Grâce à l'art, il nous arrive d'avoir des révélations, même vagues et brèves, qu'aucun raisonnement, si serré soit-il, ne pourrait faire naître».

L'idée se trouvait entre autres chez le philosophe Hans-Georg Gadamer, pour qui il y a une vérité, une justesse dans l'art, lequel nous ouvre un monde et nous fait découvrir des choses que nous ignorions sans lui: «C'est King Lear qui nous apprend ce qu'est l'ingratitude et Kafka ce qu'est le labyrinthe moderne, etc.», illustre un jour, en entrevue au *Devoir*, le philosophe Jean Grondin, aussi de l'UdeM. «La vérité artistique a d'ailleurs souvent la vie plus longue que la vérité scientifique, notait-il. Il suffit de consulter un manuel de physique ou de médecine du XIX^e siècle pour constater que tout cela a passablement vieilli. Ce n'est pas le cas des vérités artistiques. Les pièces de Shakespeare n'ont pas pris une ride, pas plus

que les dialogues de Platon, comme les grandes sculptures de l'Antiquité. Tout cela nous parle encore et nous dit ce qui est.»

Platon et Soljenitsyne

Platon, justement. Dans son ouvrage, Richard Bodéüs dresse un riche parallèle entre le philosophe ancien et l'écrivain du XX^e siècle. «Platon, comme un peu Soljenitsyne mais d'une autre manière, ne s'est pas borné à enseigner la philosophie, ou ce que l'on tenait pour telle à l'époque, il a aussi pris la plume pour écrire des dialogues, c'est-à-dire une œuvre littéraire.»

Bien sûr, on peut toujours lire Platon en ignorant de son œuvre tous les artifices littéraires, concède Richard Bodéüs. Mais en se concentrant ainsi sur la logique, on «perd une partie du message platonicien qui passe à travers les personnages mis en scène par le philosophe». Parmi ces derniers, il y a indéniablement «son» Socrate, «un personnage en partie historique, en partie fictif». Avec son œuvre littéraire sur l'époque communiste, Soljenitsyne fait de même: il nous «fait vivre de l'intérieur une pensée qu'il développe».

Autre trait de correspondance entre Platon et Soljenitsyne: les sophistes furent à celui-là «ce que la pensée prétendument scientifique du matérialisme scientifique fut à celui-ci. Les deux rejetèrent la «force illusoire» d'une pensée qui «jette de la poudre aux yeux, plutôt qu'elle ne correspond à la réalité».

Les colères de Soljenitsyne contre la «tribu instruite», c'est-à-dire l'intelligentsia soviétique, rappellent celles de Platon contre les sophistes. Les deux rhétoriques dégénèrent en «simple technique de persuasion» et débouchent sur une «indifférence au vrai et au bien».

Bien sûr, nuance Richard Bodéüs, les ravages de la sophistique n'ont pas été à la mesure de ceux de la dialectique marxiste. On le perçoit dans l'imprécation

de Soljenitsyne contre «l'idéologie» qui avait mené au Goulag: c'est elle qui a valu au XX^e siècle, écrit-il, «d'expérimenter la scélératesse à l'échelle des millions».

Soljenitsyne rappelle aussi Platon dans une opposition qui lui est chère, celle entre le corps et l'esprit. Il y a chez le grand Alexandre l'idée que la «vie véritable exige une désincarnation». Elle lui permit de passer à travers l'expérience terrible du Goulag: «Le corps est à l'étroit, mais quel espace pour l'âme et pour l'esprit!», clama Soljenitsyne. Il écrit aussi que «les défaites sont nécessaires aux peuples comme les souffrances et les malheurs à l'individu: ils vous obligent à approfondir votre vie intérieure, à vous élever spirituellement».

L'idée, à l'ère de l'empire de la pédagogie du ludique, semblait scandaleuse. On la ramène peut-être par la porte de derrière avec un mot à la mode un peu agaçant, «résilience». Dieu sait que Soljenitsyne en a eu, de la «résilience». La guerre, son incarcération, son cancer.

De son propre avis, sans ces épreuves, il n'aurait été rien: «Éliminez l'expérience qu'a faite Soljenitsyne de l'intérieur du Goulag et vous abolissez les sources mêmes auxquelles il a puisé pour atteindre à la hauteur d'une littérature», soutient Richard Bodéüs. Soljenitsyne l'a formulé de manière encore plus troublante: «Il est terrible d'imaginer l'écrivain que je serais devenu [...] si je n'avais pas été arrêté. [...] Bénie sois-tu, prison!»

C'est la terrible réalité dans plusieurs domaines, ajoute Richard Bodéüs. «Qu'aurait été Charles de Gaulle sans les expériences terribles de la débâcle et de l'exil à Londres?» La liste est longue: Churchill sans la Seconde Guerre mondiale. Elie Wiesel et le ghetto de Varsovie.

«Le cas de Platon n'est évidemment pas du tout comparable, mais il reste qu'il a eu lui aussi une expérience douloureuse à laquelle il a su puiser: l'exécution de Socrate.» C'est même, selon Bodéüs, le point de départ de sa philosophie. «Avant cela il écrivait des essais de tragédie. Même si c'était un penseur exceptionnel. Sans les circonstances douloureuses, sans un mal qu'il réussit à tourner en bien, l'homme n'est rien.»

VOIR PAGE E 2: SOLJENITSYNE

LIVRES

Tango pour une fleur de lys



ODILE TREMBLAY

Buenos Aires, c'est l'Europe en Amérique du Sud. Le cliché dit vrai, aussi bien l'adoption. Si follement familière, son architecture... Voyons! Voyons! J'ai déjà vu ça quelque part, sous des enrobages et des méridiens différents. Tiens! Des allures de Rome. Plus loin, des monuments à la parisienne. Ailleurs, on dirait Berlin, Madrid. L'Europe unie s'est exportée là-bas. Il y eut bel et bien dérive des continents.

J'ai craqué pour le raffinement, l'élégance des Portenos, la culture si vivante dans les vieux cafés, les musées, les théâtres métamorphosés en librairies. C'est qu'ils sentaient les vieux pays à plein nez. Avec quelque chose de plus, bien entendu: une âme argentine indéfinissable et courtoise. Ses racines autochtones en trame de la chic courteline.

Cette ville-là, j'y camperais bien, moi, toute l'année. En revenir, c'est la regretter déjà. Je m'y sentais tellement chez moi...

Du nord au sud des Amériques, sommes-nous si différents après tout? Des liens vite tissés viennent prouver le contraire. Et puis, les voyages servent à forcer les portes qu'on n'entrouvre guère chez soi. Un soir, sous l'influence de la pleine lune (quoi d'autre?), on s'immisce dans une réunion de comédiens argentins d'un âge vénérable.

— Retrouvez-nous demain soir au Chat noir, nous avaient lancé au vénérable Café Tortoni quelques têtes blanches aux traits burinés.

Tope là! Sauf qu'au Chat noir, l'électricité manquait. Qu'importe? *Adelante!* Un tripot miteux fera l'affaire.

Chaque mercredi, de vieux compagnons de la balade s'attablent dans un café ou l'autre de Buenos Aires pour déclamer des vers en espagnol, en italien ou en français. Ça boit, ça rit, ça joue de la guitare en chantant, des pas de tango s'esquissent. Puis *silencio!* Un homme se lève, récite, et les convives des tables voisines arrêtent de sourire en douce pour tendre soudain l'oreille.

Place à Borges, à García Lorca, à Dante, à Hugo! Leurs vers sont livrés d'une voix forte ou tremblante. On trinque à la France éternelle, à cause des flonflons du 14 juillet dont les échos résonnent encore. Bien des Argentins se considèrent comme des

Européens en exil, et la culture, là-bas si vitale, a de ces relents de nostalgie...

Une ambiance de café parisien de la Belle Époque. Le vin aidant, fallait bien payer son petit écot à la clamation générale. Et pourquoi laisser le Québec hors du coup? Haut les cœurs! J'ai fini par réciter du Nelligan, du Vigneault, d'autres poètes de chez nous. En cette soirée folle, le Québec et l'Argentine se sont inventés des frontières communes. Le rio de la Plata et le Saint-Laurent burent ensemble la tasse. La ville nous adoptait. Que rêver de mieux?

Des liens entre nos deux mondes, j'en ai d'ailleurs trouvé partout. Suffit de se laisser envoûter par Buenos Aires pour tomber sur une dame argentine folle amoureuse du Québec. C'est bien pour dire... Faudrait échanger nos clés d'appartement...

Le contact venait d'une amie comédienne.

— Appelle Adriana Ramponi. Elle connaît tout sur Buenos Aires... et sur nous.

Fidèle au rendez-vous, la voici, rue Florida, vive, brillante, un français parfait; désormais une amie.

Le Québec, découvert lors d'un séjour d'études, revu par la suite avec ivresse, fut l'objet d'un coup de cœur. Pourquoi nous? Pourquoi si loin? on lui demande, intriguée. Adriana fredonne une chanson de Félix, évoque des moments précieux à l'île d'Orléans, la neige, des amis extraordinaires qui l'accueillent dans nos terres. Mais l'amour se passe de motifs raisonnables. À ses yeux, l'Argentine et le Québec, perchés sur leurs pôles respectifs, possèdent des connivences historiques: le rapport à la religion, à l'immigration, le travail de la terre, les familles nombreuses. Un esprit commun. Ou un fantôme d'esprit commun. Allez savoir... L'amour, quoi!

Elle rêve d'immigrer chez nous et on le lui souhaite de tout cœur. Mais qui, en son absence, nous recevrait avec tant de chaleur à Buenos Aires?

Adriana Ramponi est une sorte de déléguée culturelle québécoise, sans la nationalité, le titre ou le salaire accolés à sa fonction. Par pure passion, traductrice et enseignante, elle accueille et pilote dans sa ville des artistes, des professeurs, des journalistes québécois, orchestre avec eux une foule d'événements.

À la Foire du livre de Buenos Aires, chaque année depuis 1987, elle livre un exposé sur un auteur québécois: Jacques Godbout, Michel Tremblay, Anne Hébert, Marie-Claire Blais, bien d'autres. Après y avoir invité Gilles Pellerin, à la tête de l'ouvrage *Des écrivains dans la ville* — collectif de textes sur notre capitale —, elle a trouvé un éditeur argentin intéressé à le traduire, se propose de demander un appui de la SO-DEC pour cette version en espagnol.

Quand Julie Vincent désire monter une pièce à Buenos Aires, elle passe par Adriana, qui fait jouer ses



MONIQUE FORTIER

Adriana Ramponi devant la frégate dans le port de Buenos Aires

contacts, cherche des locaux, se démène, jure que bientôt... Lorsque je brûle d'interviewer la veuve du grand écrivain Jorge Luis Borges, elle arrange la rencontre d'un coup de baguette magique.

Autant le reconnaître: Adriana déplace les montagnes quand le Québec est en cause. C'est elle qui dégota en 2006 le bâtiment historique le plus ancien de Buenos Aires (La Manzana de las lucas) pour y exposer les photos de François-Régis Fournier sur les églises jésuites du Québec et de l'Argentine. Elle encore qui présenta un diaporama sur l'eau avec des photos de Fournier au Centre culturel Saint-Martin. En avril dernier, en l'honneur du 400^e de Québec, Adriana dirigeait un second diaporama sur des photos de Fournier et des documents d'archives, en pleine frégate *Presidente Sarmiento*, amarrée au port de Buenos Aires. Ladite frégate fit escale à Québec en 1903 (en témoigne un cliché

jauni du navire à flanc de cap en bas de la citadelle). L'événement remontait avec poésie le voyage du grand voilier, de là-bas à ici. Nommée coordonnatrice des activités du 400^e en Argentine, abeille bénévole, oui, elle mérite cent fois qu'on lui lève notre tuque à pompon.

À Buenos Aires, j'ai trouvé une ville admirable mais aussi un Québec embelli par la flamme d'une Argentine que l'adorait, et dont les efforts devraient être mieux soutenus par nos institutions, rétribués à tout le moins. Question de décence.

Atterrissant à Montréal, je gardais en tête des fragments de poésie sautant la clôture des langues dans un café hors du temps. Par-dessus tout, le visage rieur d'une femme qui rapprochait les continents, juste par sa ferveur.

otremblay@ledevoir.com

SOLJENITSYNE

SUITE DE LA PAGE E 1

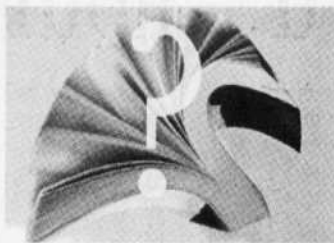
L'âme russe

Et le nationalisme de Soljenitsyne, qui a souvent fait scandale, surtout à l'Est? Ne peut-on lui retourner sa propre critique sur la «force illusoire» de ces pensées qui «jetent de la poudre aux yeux»? Non, croit Richard Bodéüs, parce que ce qui rapproche Soljenitsyne du nationalisme russe, du «panslavisme» ou de la «slavophilie» (mais lui-même a rejeté ces courants et ces termes), «ce qui le classe, apparemment, dans une forme de nationalisme un peu pervers, ce n'est qu'une apparence», plaide Richard Bodéüs. Car en réalité, «ce à quoi tient Soljenitsyne,

dans la tradition de son propre pays, c'est ce qu'il appelle «l'âme russe». Or cela, explique l'universitaire, «ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une nation, ce n'est pas un intérêt de cet ordre-là, c'est véritablement une âme. Et celle-ci n'est pas du tout synonyme chez lui de privilège de la nation russe».

Chose certaine, il y a, dans cet œuvre, matière à débat. «Ils se trompent, et ils se tromperont toujours ceux qui prophétisent que l'art va se désintégrer. C'est nous qui mourrons, l'art est éternel», comme l'a déclaré si justement le grand Alexandre.

Le Devoir



De qui s'agit-il?

Cet été, *Le Devoir* vous propose chaque samedi une énigme qui mettra à l'épreuve vos connaissances de la vie de quelques grands auteurs disparus. Il s'agira de deviner l'identité de chacun à partir d'indices laissés par Éric Dupont. Découvrez la réponse dans le cahier *Livres* de la semaine prochaine.

Va, cherche et trouve

Une grande sœur, amie des lettres, la met au défi d'écrire son premier roman...

Elles grandissent dans ces maisons bourgeoises où vit une abondante domesticité et où chacun se mêle de ses affaires tout en surveillant de près celles des autres. Les étés de l'enfance coulent devant des mers déchainées, la solitude des landes et des brumes anglaises. Outre cette sœur aînée, elle a aussi un frère, qui est pour sa famille une source infinie de préoccupations. Il incarnera le côté insouciant de la famille. L'homme entend tout et ne réussit rien. Il meurt d'une hémorragie cérébrale à Marseille.

Pendant la guerre, elle obtient un diplôme de préparatrice en pharmacie. Elle est engagée au laboratoire d'un hôpital où la charge de travail est imprévisible et il lui arrive de rester de longues heures à ne rien faire d'autre que rédiger son premier roman. Plus tard, son éditeur lui fera signer un contrat qui l'engagera à signer un roman par année.

Son premier mariage avec un militaire dura quatorze ans. Quand elle apprend qu'il la trompe, elle réagit en mettant en scène son propre enlèvement. Elle disparaît un soir de son domicile. La police retrouve sa voiture abandonnée le long d'une route pendant qu'elle se terre sous un faux nom dans un hôtel thermal où le personnel aura vite fait de la reconnaître, car elle jouit déjà d'une certaine notoriété. Les journaux s'emparent de l'affaire. Bientôt, tout le pays est en émoi. Le personnel de l'hôtel finit par la trahir et le public découvre la triste affaire. On lui en voudra d'avoir coûté cher aux services

de police et d'avoir alerté pour rien l'opinion publique. Peu importe, cet épisode l'aura fait connaître auprès de ceux qui ne la connaissaient pas encore. Elle refusera obstinément de préciser les motifs de cette disparition. Vers la fin de sa vie, en dictant son autobiographie, le passage consacré à ces événements sera enregistré d'une voix indistincte. Peut-être a-t-elle voulu entretenir le mystère?

À Bagdad, elle fait la connaissance d'un archéologue engagé dans les fouilles de la cité sumérienne d'Ur. Cet homme rencontré en Mésopotamie deviendra son deuxième mari. Elle s'intéressera vite à l'archéologie et accompagnera presque toujours son époux pendant les fouilles, en Iran, en Syrie et en Égypte. Plus qu'une fidèle accompagnatrice, elle sera aussi d'une aide précieuse aux équipes de recherche. L'archéologie sera, après l'écriture, une deuxième passion. D'ailleurs, l'archéologie, discipline de la reconstitution tardive des faits, n'est pas tout à fait étrangère à l'écrivaine qui vit déjà de sa plume. Il n'est sans doute pas trop hardi d'avancer que les archéologues, à l'instar de ses héros, se sont appropriés la devise de la mangouste: «Va, cherche et trouve.»

Elle possédait des chiens toute sa vie. Dans le jardin de la maison où elle vécut avec son deuxième époux disparaissent sous les branchages et les lierres les pierres tombales des deux derniers chiens dont elle fut propriétaire. Son amour pour la gent canine la mènera à dédier un de ses romans à son dernier compagnon, un terrier très caractériel qui s'attaquait à tous



SOURCE ARCHIVES NATIONALES DU CANADA

Réponse à l'énigme du 2 août: Gabrielle Roy (1909-1983), auteure de *Bonheur d'occasion*. Le billet de vingt dollars porte une de ses citations.

ceux qui s'approchaient de sa maîtresse. Le livre sera dédié à Peter sans que le lecteur se doute qu'il s'agit d'un animal: «*À mon cher Peter, le plus fidèle des amis et le plus merveilleux des compagnons, un dieu comme on n'en fait pas.*»

Elle consacra passion et fougue à un dandy belge, qu'elle ne pouvait chasser de ses pensées. Ce dernier meurt le 6 août 1975. On sait tout comme à l'époque qu'elle fut responsable de cette mort.

De qui s'agit-il?



PEDRO RUIZ LE DEVOIR
Richard Bodéüs, professeur de philosophie à l'Université de Montréal

Romain Gary (Emile Ajar)

La vie derrière soi

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

707 ET 713 MONT-ROYAL EST
☎MONT-ROYAL, 514-523-6389

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

Grande vente
rentrée des classes de pianos YAMAHA

Du 7 au 31 août
Seulement chez Archambault 500,
rue Sainte-Catherine Est, Montréal

INFORMATION: 514.380.1833
ou www.archambault.ca



Prix exceptionnels
sur plus de 60 pianos
utilisés par les étudiants des camps musicaux
d'Orford et de Lanauvière

La culture du divertissement

16 MAGASINS • Archambault.ca • 514.849.8589 • 1.877.849.8589
SERVICE AUX INSTITUTIONS ET ENTREPRISES • Archambault-sie.ca

LIVRES

Les coureurs de froid



LOUIS HAMELIN

Un oiseau de trente centimètres de long, le macareux moine, a failli décider de ma destinée. L'envisageais de faire ma maîtrise en bio et avais écrit à monsieur Jean Bédard, de l'Université Laval. Je me revois encore hésitant à la porte de son bureau, planté devant une vitrine remplie de spécimens d'oiseaux de mer empaillés et bouffés par les mites, plus desséchés que des momies égyptiennes. Bédard m'a d'abord félicité pour la bonne tenue rédactionnelle de ma lettre, avant de m'annoncer que les macareux, d'un point de vue universitaire, n'étaient pas très *hot* en ce moment. Et c'est vers ce rendez-vous différé de près d'un quart de siècle que je me dirige maintenant à bord du tape-cul de Jean Désy, joyeux fou, poète de brousse et toubib-mercenaire des latitudes nordiques. Une équipée dési-que comme je les aime, avec Zoé, la complice au nom étrangement paradisiaque.

Sous l'influence de l'anglais, les manchots de l'Antarctique (*penguins*) ont longtemps usurpé le titre de pingouins, qui s'applique en réalité à nos alcidés à nous, nordiques et présents dans l'embouchure du Saint-Laurent jusqu'aux lointains détroits arctiques. Le grand pingouin, dont les deux derniers représentants furent éliminés par des pêcheurs islandais en juin 1844, mesurait deux pieds de haut et était incapable de voler. Les autres pingouins savent se servir, plutôt comiquement, des courtes ailes dont la nature les a dotés, mais pas les manchots. Ces derniers ont été aux explorateurs et aux baleiniers de l'Antarctique ce que le porc-épic est aux voyageurs des forêts du Nord: une source de nourriture d'une idéale balourdise, à la merci d'un simple coup de bâton. C'est une colonie de manchots papous qui, en 1916, à la veille du week-end de Pâques sur l'île Elephant, au large du continent bleu, sauve les marins de «l'expédition impériale transantarctique» de sir Ernest Shackleton après que leur navire, l'*Endurance*, eut été broyé par les glaces. Shackleton était irlandais, et ces papous condamnés à finir en ragoût furent rapidement ven-

gés par l'histoire, l'armée anglaise réprimant, la même fin de semaine, le soulèvement de Dublin dans le sang. On connaît Cook, Amundsen, Scott, mort de faim et d'épuisement dans sa tente fourrée par l'ouragan austral... mais Shackleton? Et le pétrel bleu? Le manchot à jugulaire?

Pendant que l'*Istorielle* (nom que les Cadiens du Havre donnent aux sternes, paraît-il, et dont le doc Désy a baptisé son speeder, comme il dit, d'une longueur de peut-être 18 pieds, bref: le tape-cul) fonce entre les îles de l'archipel de Mingan, salué au passage par le dos noir, arqué, d'un orquial commun, laissez-moi vous parler d'un roman absolument fabuleux qui accomplit l'exploit de ressusciter la grande tradition de la littérature d'aventure, celle des Melville et des Stevenson, à l'heure du GPS et de la planète Google...

Comme dans *Moby Dick*

Les types encordés qui dégringolent du K2 sont la preuve d'un besoin d'aventure qui refuse de mourir dans le cœur humain, et ce, au moment même où les banquises polaires se brisent et se défont comme peau de chagrin. Au début du livre de Mirko Bonné, il y a un homme qui s'embarque. Comme dans *Moby Dick*. L'expérience du large, cette rencontre fondamentale qui est comme la réponse de la part liquide en nous à l'appel du monde: «C'est merveilleux d'observer la mer qui monte et qui descend et plus encore de sentir dans son propre corps l'océan qui inspire et expire profondément.» Mais aussi, dans cet univers clos d'hommes reclus pendant de longs mois qu'est un trois-mâts fonctionnant à voile et à vapeur, la tendresse verte en liberté et ses ambiguïtés à peine subtiles. Comme chez Melville, le cannibalisme a le dos large: «Certains passent comme par hasard dans la cuisine, me dévorent des yeux tel un délicieux rôti et n'hésiteraient sans doute pas à me piquer avec une fourchette...»

J'ai même craint, au début, de me retrouver dans une de ces fables romanesques dont le vrai sujet, l'homosexualité, s'avance travesti tel le discours de certains *preachers*, mais rien de tel chez Bonné. Comme, encore une fois, Melville (je pense à cette fameuse scène de *Moby Dick* dans laquelle les mains des marins se touchent dans le spermaceti), il nous invite au trouble, pas au Festival Divers-Cité. Et dans la subtile psychologie de ce panier de crabes hiérarchique au centre duquel il lâche son personnage de mousaillon, c'est le Conrad du nègre du Narcisse qui est ensuite convoqué. Mirko Bonné ne semble pas posséder seulement l'histoire de la conquête de l'Antar-

ctique sur le bout des doigts, mais aussi les classiques de la littérature d'inspiration maritime.

Scott s'est approché à 150 kilomètres du pôle Sud, Amundsen l'a conquis. Shackleton, lui, veut tenter la première traversée à pied du continent de glace. La plupart des chiens de traîneaux embarqués vont se retrouver sous forme de ragoût (voire, à la fin, de soupe froide arrosée d'une gorgée de lait en poudre, mium mium) lorsque l'*Endurance*, emprisonnée par les glaces, entame sa longue dérive dans la folie noire d'un hiver-limite, au milieu d'une anarchie de blocs et de plaques soumis à des forces extrêmes comme à des températures sous-humaines, avant d'être écrasée comme une vulgaire coque de noix et abandonnée. Commence alors un hallucinant sauvetage qui peut sur glace et sur mer, une aventure aux confins de l'humain, reconstruite par une écriture puissante, toujours à la hauteur des circonstances grandioses qu'elle décrit, à la fois merveilleusement documentée et d'une parfaite efficacité romanesque, grâce entre autres au parti pris suivant: «Je n'ai pas cherché à reconstituer le plus fidèlement possible le voyage historique de l'*Endurance*, je voulais plutôt vivre moi-même une aventure par le biais du récit...» Mission réussie, dirais-je. L'auteur hambourgeois parvient même à reproduire l'humour le plus finement *british*. Ainsi, sur un canot de sauvetage en perdition: «On coule, gémit Vincent dans mes bras. Mais Shackleton, le visage maculé de sang, est persuadé du contraire: Ce n'est pas possible, dit-il, hors d'haleine, et cela ne se fera pas. Je m'y oppose.»

C'est un livre sur une noble et ancienne conception de la solidarité. Un livre qui donne du courage.

Devant nous s'étend maintenant un long rocher plat, à peu près nu sauf pour les quelques talus herbeux où s'ouvrent les entrées des terriers au fond desquels les macareux moines ont aménagé leurs nids. Sur des corniches rocheuses se dressent nos pingouins. Nous sommes dans la partie de cet immense parc océanique que Doc Désy préfère, celle où Parcs Canada se fait rare, où une interprétation créative des règlements est de mise. Passons-nous trop près du sanctuaire? Apparemment pas au goût des alcidés du coin, lesquels envoient l'*Istorielle* de toutes parts, sur l'eau où ils s'abattent et redécollent, dans l'air qu'ils traversent en flèche et qui tourbillonne de leurs cris: marmettes, godes, macareux, plus curieux que vraiment dérangés par le lent passage du tape-cul. C'est dans des endroits comme celui-ci que les Cadiens prélevaient traditionnellement l'ingrédient de base de leur fameuse tarte aux œufs. Mais

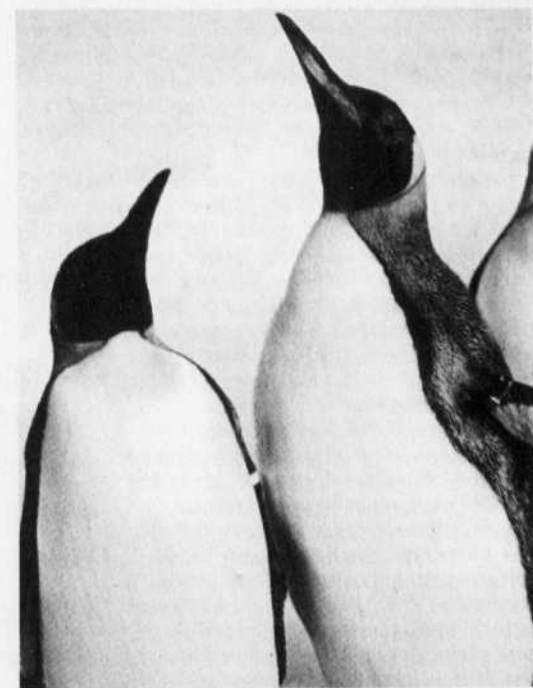
quand nous bivouaquons sur le rivage désert d'une île voisine, dans le menu concocté par Zoé, pas plus de tarte aux œufs que de ragoût de manchot papou. Et longue vie aux macareux!

Collaborateur du Devoir

UN CIEL DE GLACE

Mirko Bonné
Traduit de l'allemand par Juliette Aubert
Rivages
Paris, 2008, 432 pages

Le titre de ce texte reprend celui d'un livre de Jean Désy.



SEAN O'NEIL / BIODÔME DE MONTRÉAL

C'est une colonie de manchots papous qui, en 1916, sauve les marins de «l'expédition impériale transantarctique» de sir Ernest Shackleton après que leur navire, l'*Endurance*, eut été broyé par les glaces.

LA PETITE CHRONIQUE

Autour de la bêtise

«Entre nous soit dit, bonnes gens, pour reconnaître que l'on n'est pas intelligent, il faudrait l'être.» Qui contesterait cette phrase de tonton Brasseur? Certainement pas Alain Roger, auteur du *Bréviaire de la bêtise*, paru dans la «Bibliothèque des idées» chez Gallimard.

L'une des leçons que l'on tire pourtant de la lecture de cet essai, c'est que la bêtise provient souvent, non de l'ignorance, mais de la connaissance. Dès le seizième siècle, on s'inquiétait de l'outrecuidance des savants que l'opiniâtreté conduisait à la bêtise. Montaigne écrivait: «C'est pourquoi on voit tant d'inéptes âmes entre les savantes, et plus que d'autres.»

Comment parler de la bêtise sans évoquer Flaubert? Alain Roger ne se prive pas de recourir au *Dictionnaire des idées reçues*, à *Bouvard et Pécuchet* et même à *Madame Bovary*, dont le personnage Homais est à lui seul une incarnation incontournable de la bêtise.

Les citations littéraires de ce bréviaire passent par Nietzsche et le théâtre du boulevard. Feydeau, Labiche sont à cet égard des sources inépuisables, créateurs comme ils le sont d'amoureux éconduits, de cocus bernés, de naïfs inénarrables.

A cette aune toutefois, ce ne sont pas tellement les crédules qui se complaisent dans la bêtise mais, pour revenir à Montaigne, la bêtise est souvent le résultat d'un excès de zèle dans la poursuite de la vérité. On devient un imbécile parce qu'on ne peut résister à la tentation de conclure. Alain Roger cite Flaubert, qui dans sa *Correspondance* écrit: «Aucun grand génie n'a conclu, parce que l'humanité est toujours en marche, et qu'elle ne conclut pas. Homère ne conclut pas, ni Shakespeare, ni Goethe, ni la Bible elle-même.»

Les Misérables

La bêtise, Mario Vargas Llosa l'a rencontrée dans les recherches



LUIS GENE AFF

L'écrivain péruvien Mario Vargas Llosa

qu'il a menées en vue de cours qu'il a donnés sur *Les Misérables* de Victor Hugo. Ce n'est toutefois pas cette



GILLES ARCHAMBAULT

barrière de l'incompréhension ou de l'hostilité que l'on retient de la lecture de *La Tentation de l'impossible* du romancier péruvien. Si *L'Orgie perpétuelle* constituait une étude poussée de *Madame Bovary*, cet essai est une défense et une illustration d'un écrivain dont on continue de médire.

Je l'avoue tout net, je n'ai jamais lu *Les Misérables*. Emporté par le plaidoyer de Llosa, j'en ai lu une bonne centaine de pages. Avec contentement.

Pour Llosa, *Les Misérables* ont été inspirés à Hugo par sa réputation pour la peine de mort. Enfant, il avait assisté à des exécutions et en avait ressenti un profond dégoût.

Les Misérables furent écrits en deux temps. «Le Victor Hugo qui complète le roman en 1862, rappelle Llosa, n'est pas le même que celui qui l'avait commencé en 1845, ni celui qui avait quelque peu travaillé au manuscrit en 1851.»

Le cheminement de Victor Hugo est contraire à celui qu'empruntent généralement les écrivains. De conservateur qu'il était, il devient en vieillissant plus près de ce qu'on appelle le socialisme. Pour lui, *Les Misérables*, d'abord appelés *Les Misères*, est un livre de méditation.

Le narrateur du roman devient pour l'auteur péruvien un personnage qui juge le comportement de protagonistes et qui anime même le projet de l'auteur qui, dans sa préface, annonce que le monde des *Misérables* n'est que le sous-produit transitoire d'une vie supérieure. D'où la conviction de Hugo que son roman était avant tout un roman religieux.

Roman-théâtre, roman populaire, feuilleton populiste, étude sociale, *Les Misérables* sont un peu tout cela. Pour revenir à la bêtise, dont il était question d'entrée, la palme revient probablement à La Martine, qui estimait que *Les Misérables* donneraient des idées de rébellion au peuple. O bêtise, suspends ton vol!

Collaborateur du Devoir

BRÉVIAIRE DE LA BÊTISE

Alain Roger
Gallimard,
«Bibliothèque des idées»
Paris, 2008, 293 pages

LA TENTATION DE L'IMPOSSIBLE

VICTOR HUGO
ET *LES MISÉRABLES*
Mario Vargas Llosa
Gallimard, «Arcades»
Paris, 2008, 225 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Perdante d'amour

SUZANNE GIGUÈRE

«Les grillons chantent. L'odeur sucrée du trèfle flotte dans l'air. Flora voit les bras de sa grand-mère l'accueillir. Elle goûte les groseilles encore chaudes qu'Alphonsine lui verse dans la main.» Flora passe tous les étés de son enfance chez sa grand-mère paternelle. En réalité, la fillette a l'impression de ne pas avoir de parents. Sa mère, toujours en mouvement, arrive, repart, revient, reste inaccessible. Son père, après des années de nomadisme amoureux, a disparu avec son amant.

Alphonsine est la seule personne qui aime réellement Flora, bien que maladroitement. Hargneuse, tyrannique, cruelle, combien de fois Flora lui dira qu'elle ne l'aime pas, en détachant chaque mot.

La littérature n'est pas une niche, un sanctuaire à l'abri d'un réel triste. *La Maison mémoire*, premier roman de Sandra Rompré-Deschênes, laisse au lecteur un arrière-goût étrange et pénétrant.

La mémoire aimantée

«Plus de trente ans de souffrance, de silence, d'encaissement, de retenue, de violence réprimée [...] Des années de rage et d'humiliation.» A trente-six ans, Flora, obèse, n'a ni ami ni compagnon de vie. Depuis son enfance elle serre les dents et ravale, entasse au fond d'elle-même chuchotements et moqueries. Solitude. Jamais quittée. Et «toujours le manque d'amour, qui s'entend mal», comme l'écrit Edgar Bori dans une chanson si poignante (*Départ*).

Dans la vingtaine, Flora a voyagé en Espagne et au Maroc, avec l'espoir de se retrouver. «J'allais en une seule et même destination: en moi-même.» Après la mort de sa grand-mère, regrettant de ne pas l'avoir accompagnée jusqu'au bout, elle travaille dans un centre pour personnes âgées. La romancière invente cette grammaire du pas de côté, du petit saut sensible qui tourne à l'entrechat existentiel. Elle détaille à

souhait la solitude des vieux, la vacuité de leur existence, la détresse de certains.

Quinze ans plus tard, encore dans le deuil, Flora décide de tourner le dos au présent et s'isole dans la maison d'Alphonsine pendant plusieurs mois. Commence alors un long et douloureux processus de remémoration. Flora s'agenouille juste à la bonne hauteur pour regarder l'enfance dans les yeux. Elle relate ses souvenirs en s'adressant directement à sa grand-mère, lui reprochant sa cruauté et son manque de tendresse.

Quelques images aimantées dans sa mémoire, cristallisées au fil du temps, refont surface, comme ce coup de colère envers sa grand-mère qui tue six des onze chiots d'une trop nombreuse portée. Et voilà Flora qui agrandit la porte de la niche afin de pouvoir y entrer, monte à sa chambre, ouvre le coffre de cèdre, prend le drap blanc brodé de fil rose et, pour se venger, l'étend sur le sol de la cabane et s'y couche en chien de fusil entourée des cinq chiots. Quelques mots flottent encore aujourd'hui dans sa tête: «Pourquoi tu ne me consolais jamais?»

L'histoire n'est pas rose, plutôt douce-amère, la folie rôde. Mais l'auteure hisse la noirceur vers la lumière grâce à une écriture d'une maîtrise rare pour un premier roman. Elle élabore une langue de plis et d'ondulations en prise directe avec le mal-être du personnage, fonctionne sur des ressorts tragiques et poétiques desquels elle laisse s'échapper quelques bulles pour embellir: la fraîcheur de la rosée sous les pieds nus de l'enfant, par exemple. L'auteure observe son personnage féminin, perdante d'amour, avec beaucoup de tendresse.

A vingt-neuf ans, Sandra Rompré-Deschênes fait partie de cette génération de nouvelles voix particulièrement douées. Qu'il faudra suivre.

Collaboratrice du Devoir

LA MAISON MÉMOIRE

Sandra Rompré-Deschênes

Éditions Triptyque

Montréal, 2007, 176 pages

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 29 juillet au 4 août 2008

ROMAN

- 1 MILLÉNIUM T. 1, 2 ET 3
Stieg Larsson (Actes Sud)
- 2 TOUTES CES CHOSES QU'ON NE S'EST...
Marc Levy (Robert Laffont)
- 3 LES YEUX JAUNES DES CROCODILES
Katherine Pancol (Librio de Poche)
- 4 UN LIEU INCERTAIN
Fred Vargas (Viviane Hamy)
- 5 CONFESSIONS D'UNE ACCRO DU...
Sophie Kinsella (Pocket)
- 6 SILENCE DE MORT
Christine Brouillet (Courte Échelle)
- 7 À TOMBEOU OUVERT
Kathy Reichs (Pocket)
- 8 LES ENFANTS DE LA LIBERTÉ
Marc Levy (Pocket)
- 9 MES AMIS, MES AMOURS
Marc Levy (Pocket)
- 10 LA CONSOLANTE
Anna Gavalda (Dilettante)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 MANGE, PIRE, AIME
Elizabeth Gilbert (Gallimard-Lévy)
- 2 LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2009
Collectif (Larousse)
- 3 JE N'AURAIS PAS LE TEMPS
Hubert Reeves (Seuil)
- 4 L'ART DE CONJUGUER
Collectif (Hurtubise HMH)
- 5 LE NOUVEAU PETIT ROBERT 2009
Collectif (Robert)
- 6 LE DERNIER DISCOURS
Randy Pausch (Michel Lafon)
- 7 LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT
Eckhart Tolle (Ariane)
- 8 RÉUSSIR L'EXAMEN D'ENTRÉE AU...
F. Tchou / P. Tranquille (Didier)
- 9 LE SECRET
Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- 10 MULTIDICIONNAIRE DE LA LANGUE...
Marie-Eva De Villers (Québec Amérique)

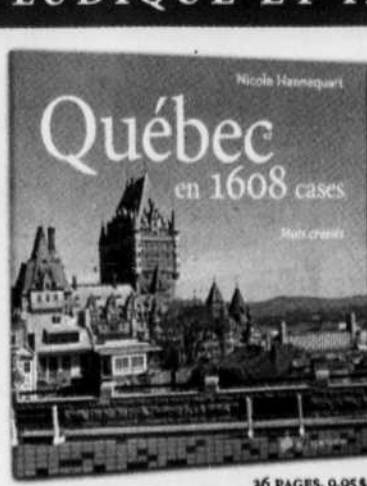
JEUNESSE

- 1 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE
Linda Joy Singleton (ADA)
- 2 TENTATION
Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)
- 3 TOI ET MOI À JAMAIS
Ann Brashares (Gallimard-Jeunesse)
- 4 LE CLUB DES DISEUSES... T. 1
Dotti Enderle (ADA)
- 5 RENCONTRES DE L'ÉTRANGE T. 1
Linda Joy Singleton (ADA)
- 6 LA MAGIE DU DIADÈME T. 1: LE LIVRE...
John Peel (ADA)
- 7 LES SECRETS DE L'UNIVERS T. 1
Charbonneau / Blodau / Villeneuve (ADA)
- 8 IAN FLIDUS T. 1: L'ÎLE AUX TREIZE OS
Aline Ruiz (Boomerang)
- 9 TÊTE STILTON T. 4: MYSTÈRE À PARIS
Tina Stilton (Albin Michel)
- 10 HARRY POTTER ET LES RELIQUES...
J. K. Rowling (Gallimard)

ANGLOPHONE

- 1 PLAYING FOR PIZZA
John Grisham (Dell)
- 2 BONES TO ASHES
Kathy Reichs (Pocket)
- 3 EAT, PRAY, LOVE
Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
- 4 LIFE WITH MY SISTER MADONNA
Christopher Ciccone (Simon & Schuster)
- 5 YOU'VE BEEN WARNED
J. Patterson / H. Roughan (Vision)
- 6 THE SANCTUARY
Raymond Khoury (Signet Book)
- 7 THE POWER OF NOW: A GUIDE TO...
Eckhart Tolle (New World Library)
- 8 A NEW EARTH
Eckhart Tolle (New American Library)
- 9 THE LAST LECTURE
Randy Pausch / Jeff Zaslow (Hyperion)
- 10 THE WOODS
Harlan Coben (Signet Book)

LUDIQUE ET INSTRUCTIF



À l'horizontale ou à la verticale, Nicole Hannequart vous invite à mesurer vos connaissances à travers les 1608 cases de cette grille géante de mots croisés ayant pour thème l'histoire de la ville de Québec.

Bien plus qu'un simple jeu, cette grille unique, qui vous fera voyager à travers quatre siècles d'histoire, est l'occasion d'apprendre tout en s'amusant. À n'en pas douter, Québec en 1608 cases sera le compagnon idéal de vos loisirs.



SEPTENTRION.QC.CA
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

C'est la rentrée!
consultez notre circulaire!

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le blues du LSD



LOUIS CORNELLIER

Qu'ont en commun les célèbres écrivains Aldous Huxley, Ernst Jünger, Allen Ginsberg, Ken Kesey, auteur de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, et Raoul Duguay? Tous furent, dans les années 1950 et 1960, des consommateurs enthousiastes de LSD, une drogue hallucinogène à laquelle ils prêtaient des vertus d'éveil de la conscience. Ils ont donc tous participé, à leur façon, au courant dit «psychédélique», qui a connu son apogée dans les années 1960.

Fasciné par ce mouvement, Guy Morin, enseignant en philosophie au cégep Lévis-Lauzon, a voulu en faire ressortir la substantifique moelle afin de mieux le comprendre et de lui rendre justice. Dans *Aux sources du psychédélique*, il retrace donc «les motivations premières qui ont amené des milliers de personnes à faire l'expérience d'un psychotrope nommé LSD, à explorer un nouveau mode de vie et à créer un nouvel art nommé psychédélique».

En préface, Raoul Duguay donne le ton à cet ouvrage franchement complaisant à l'égard de son objet. Il parle du LSD comme d'un «orgasme de l'esprit» et affirme qu'il a «vécu l'absolu» en écoutant *Lucy in the Sky with Diamonds*, des Beatles, sur l'acide. Il conclut en mentionnant que, aujourd'hui, il a remplacé la drogue par la méditation et les techniques de respiration afin d'obtenir «une véritable et continue expansion de la conscience», néanmoins découverte grâce au LSD.

Morin, qui ne dit rien de son expérience personnelle, présente lui aussi l'aventure psychédélique comme «une quête spirituelle» vécue sur fond de «crise de la civilisation occidentale d'après-guerre». Puisqu'il s'intéresse essentiellement aux sources du phénomène, il délaisse toutefois ses manifestations québécoises pour se concentrer sur son parcours étasunien.

Découvert en 1938 et mis au point en 1943 par le chimiste suisse Albert Hofmann, le LSD fascine instantanément. L'écrivain Ernst Jünger, après l'avoir essayé, le comparera à un «chat domestique» par rapport au «tigre mescaline» qu'il lui préfère, mais la prétention d'Hofmann selon laquelle le LSD abolit les frontières entre le moi et le monde et permet de comprendre des niveaux de réalité fera recette. Selon Morin, la

CIA se serait intéressée à cette drogue comme possible sérum de vérité et comme substance servant à dépolitiser les jeunes contestataires. Les effets imprévisibles de la substance l'auraient toutefois découragée de pousser plus loin ces expérimentations. Dans la deuxième moitié des années 1960, d'ailleurs, le LSD sera criminalisé.

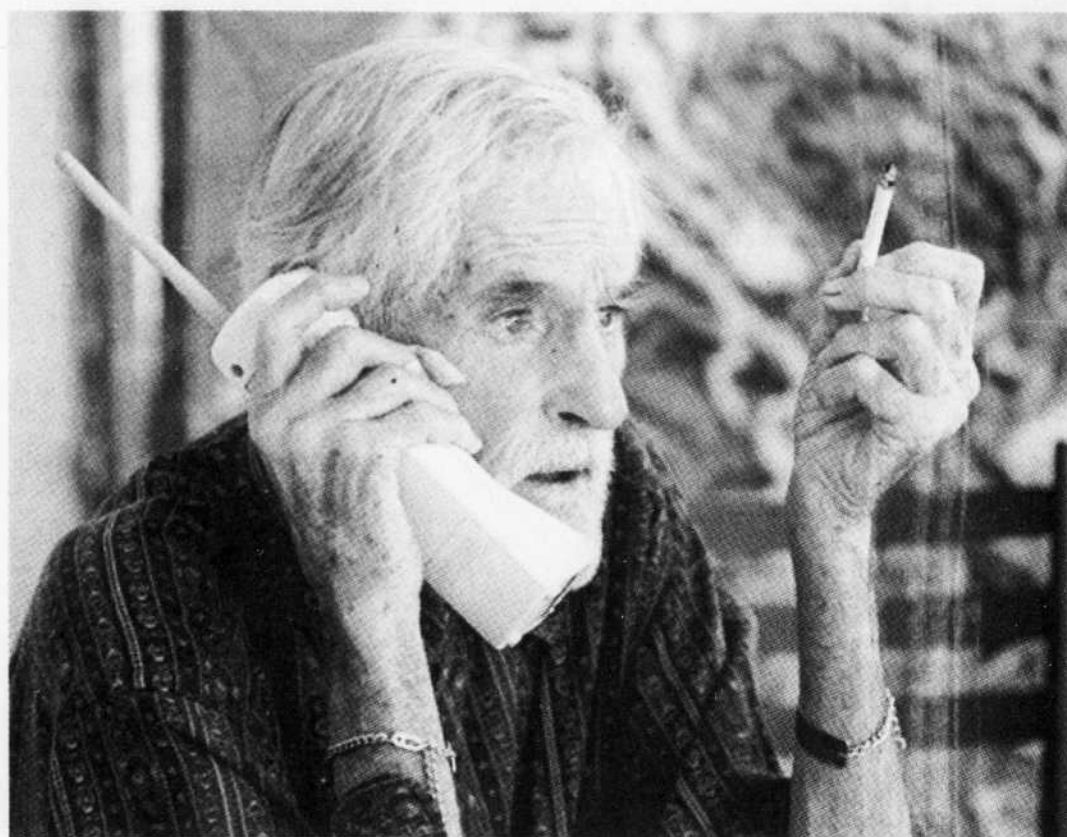
Les années de gloire

Il aura néanmoins, précédemment, connu une dizaine d'années de gloire. En 1954, en effet, dans un essai intitulé *Les Portes de la perception* (un titre qui inspirera le nom du groupe de Jim Morrison), l'écrivain Aldous Huxley fait l'éloge de la substance, à même, selon lui, de susciter «la renaissance spirituelle de l'homme». Parce qu'elle «peut influencer positivement la rencontre avec la mort chez les mourants», il en administrera à sa première femme en phase terminale et en prendra lui-même, quelques heures avant de mourir. Le psychanalyste Grof établira, pour sa part, les trois phases de l'état psychédélique (esthétique, psychodynamique et périnatale) et s'en servira pour inventer la thérapie du «rebirth», qui copie l'effet du LSD sans y avoir recours. Le poète beat Allen Ginsberg, écrit Morin, considérera le LSD comme «la drogue de l'esprit par excellence», qui permettrait aux gens de «cesser de se haïr».

Le principal promoteur de cet hallucinogène reste toutefois le psychologue Timothy Leary. Selon lui, le «renouveau de la perception du monde» engendré par la prise de LSD pouvait entraîner «une profonde transformation sociale». Les détenus, croyait-il, allaient abandonner leurs tendances criminelles et tous pourraient se «brancher sur Dieu» dans l'extase mystique. Il suffisait de procéder correctement (l'ambiance dans laquelle se déroule l'expérience est fondamentale). Renvoyé de Harvard par les autorités qui désapprouvaient ses expériences, Leary créa un mouvement en faveur «des droits de l'individu à connaître l'expansion de la conscience». Autoproclamé «grand prêtre du psychédélique», il concevra l'expérience hallucinogène comme un rituel initiatique religieux inspiré par la spiritualité tibétaine.

Pendant ce temps, sur la côte Ouest, autour de Ken Kesey, des jeunes développent une approche plus festive du LSD. Moins portés sur le messianisme, ils seront déçus par leur rencontre avec le groupe de Leary, qui le leur rendra bien en les considérant comme des «bohémien parasites». Pour Kesey et les siens, l'expérience du LSD est un «trip» typiquement américain qui ne doit rien emprunter à l'orientalisme.

Malgré ces petits désaccords, on pourrait croire, en lisant Morin, que l'aventure psychédélique fut es-



MIKE NELSON AFP

Timothy Leary, «grand prêtre du psychédélique», en 1955

sentiellement sublime. Quand il évoque les hippies de San Francisco et leurs belles valeurs (partage, entraide, pacifisme, conscience écologique), on en vient à se demander pourquoi tout cela a pris fin. La perspective critique, en effet, est presque totalement absente de cet ouvrage. Au passage, Morin cite l'écrivain Burroughs, qui redoutait que ces drogues puissent être utilisées par les autorités pour diriger les individus, mais c'est presque tout. Il évoque bien le caractère apolitique du mouvement, mais c'est quasiment pour le saluer.

Selon Morin, ce sont les méchants médias qui ont tué cette belle aventure en insistant, à tort, sur les dangers du LSD et en dénaturant une expérience profonde, dès lors récupérée par le commerce. Morin, par exemple, insiste pour dire que «les drogues psychédéliques n'induisent pas de dépendance» et ne doivent pas être considérées comme les autres drogues dures. Pourtant, selon le guide *Drogues. Savoir plus, risquer moins* (Stanké, 2001), un ouvrage du Comité permanent de lutte contre la

toxicomanie récemment critiqué par le gouvernement conservateur pour cause de mollesse, «l'usage du LSD peut générer des accidents psychiatriques graves et durables». Peut-on imaginer, alors, que certains «bad trips» aient refroidi, à l'époque, l'enthousiasme des éveillés hallucinés, soudain effrayés par le «Space Rock» de Pink Floyd et les serpents de Jim Morrison?

Emporté par une nostalgie qui embellit l'hier, Morin, dont la fascination pour le mouvement psychédélique est contagieuse, oublie de dire que ce troublant voyage était à risques pour la santé mentale et sociale.

louisco@sympatico.ca

AUX SOURCES DU PSYCHÉDELIQUE

Guy Morin
Préface de Raoul Duguay
Presses de l'Université Laval
Québec, 2008, 118 pages

SPORT

Monsieur le président du CIO



DAVID CULLOW REUTERS

Que seraient, en effet, des Jeux olympiques sans sportives? Marie-Hélène Prémont (vélo de montagne) aux derniers Jeux du Commonwealth à Melbourne, en Australie, en 2006.

LOUIS CORNELLIER

Le chirurgien orthopédique belge Jacques Rogge, actuel président du Comité international olympique (CIO), n'est pas vraiment ce qu'on pourrait appeler un homme olé olé. Dans une autobiographie fort prudente et sans style intitulée *Pour la beauté du sport*, il avoue avoir fréquenté «une école très élitiste», entretenir une phobie de la cigarette et n'avoir «jamais été ivre». Pas vraiment le genre de gars qu'on invite chez soi pour regarder les Jeux en vidant une caisse de bière froide! Pour une soirée au ballet ou à l'opéra, qu'il dit priser, peut-être...

Sa passion du sport, cela dit, ne fait pas de doute. Trois fois membre de la délégation belge aux Jeux olympiques, ce champion national de voile (finn) ne s'anime vraiment que quand il évoque les athlètes et l'atmosphère d'un village olympique. Cela ne l'empêche pas de noter, au passage, qu'«un sportif de haut niveau a souvent une mentalité égoïste et ne s'occupe que de lui-même». Dans une formule un peu surprenante, il présente même la «quête de l'excellence» sportive comme de «l'exis-

tentialisme pur!»

Elu président du CIO en 2001 (presque malgré lui, suggère-t-il sans convaincre), Rogge n'a que de bons mots pour cette institution dont le fonctionnement serait, en partie grâce à lui, comprend-on, quasi impeccable. Ainsi, le mercantilisme serait «un sentiment absent au CIO» qui, de plus, redistribuerait 94 % de ses revenus en bonnes œuvres sportives. On aimerait bien voir cela confirmé par une petite enquête indépendante. Rogge ajoute qu'il a fait beaucoup pour mettre un terme aux conflits d'intérêts qui ont terni le choix de Salt Lake City pour les Jeux de 2002, qu'il combat le dopage avec acharnement (sa réputation, en cette matière, est bonne) et qu'il travaille aussi à contenir l'inflation des Jeux olympiques, devenus trop imposants. «Moi, écrit-il au sujet des Jeux d'été, je tiens à l'équation suivante: dix mille cinq cents athlètes, vingt-huit sports et trois cents épreuves.»

Il développe une thèse originale et intéressante en affirmant «qu'avec l'arrivée des revenus commerciaux, le sport s'est véritablement démocratisé». À l'époque de l'amateurisme, en effet, «les Jeux

étaient réservés aux pays riches et les pays émergents ne pouvaient y participer». Reste à savoir si l'avènement des commanditaires, et par conséquent du sport-spectacle, n'a pas eu d'effets néfastes sur un sport de participation sans potentiel lucratif.

Rogge, enfin, se réjouit, avec raison, du fait que «le CIO n'a pas écouté son fondateur et a contribué au développement du sport féminin». Que seraient, en effet, des Jeux olympiques sans sportives? Allez, Marie-Hélène Prémont (vélo de montagne), Karine Sergerie (taekwondo), Nansy Damianova (gymnastique), Martine Dugrenier (lutte olympique) et les autres! On vous regarde, sans Rogge à nos côtés pour nous empêcher de tirer une touche et de boire un petit coup à votre bonheur sportif!

Collaborateur du Devoir

POUR LA BEAUTÉ DU SPORT

Jacques Rogge
Prolongations
Issy-les-Moulineaux, 2008, 154 pages

ESSAIS ÉTRANGERS

Urine, cadavres, sang, sperme, déchets

Une très courte histoire de l'humanité selon Michel Serres

DALIE GIROUX

L'œuvre du philosophe Michel Serres, si elle peut apparaître à certains égards eclectique, témoigne d'une grande liberté d'écriture et de pensée. Le dernier livre de l'académicien français et professeur à l'université Stanford ne fait pas exception à cette règle, tout en présentant en l'occurrence un visage franchement pamphlétaire.

Le *Mal propre. Polluer pour s'approprier?* reprend en écho au *Contrat naturel* (François Bourin, 1987) quelques-uns des thèmes chers à Serres — le corps, la nature, les signes — dans une thèse à la fois amusante, cruelle, et dont la portée métaphorique est à méditer. Démonstration par analogie, cette thèse peut se résumer ainsi: comme les animaux pissent pour marquer leur territoire, les tribus

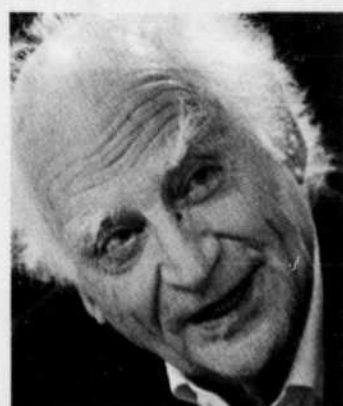
enterrent leurs morts pour posséder le leur, le sang sacré est versé pour enclorre l'espace du temple, les hommes éjaculent pour posséder le vagin des femmes, les décharges publiques indiquent les limites de la métropole. Les humains, ces animaux, polluent pour s'approprier l'espace qui les entoure. «La croissance du volume des ordures ou déjections — urine, sperme, sang, cadavres... — toujours corporelles ou physiologiques, marque une extension de l'espace approprié — niche, ferme, ville, pays —, ainsi que l'augmentation du nombre des sujets de l'appropriation — individu, famille, nation...»

Dans cette lecture pour le moins troublante de l'histoire humaine (cette «hominescence»), le droit de propriété n'est pas une convention contractuelle née des cuisses de la raison humaine quelque part dans le droit romain

ou dans le contractualisme européen. Il s'agit bien plutôt d'un droit dont l'origine est naturelle — c'est-à-dire, dans la pensée de Michel Serres, animale. Le geste de polluer est un geste d'appropriation, et c'est ce geste qui fonde ce qui apparaît pourtant dans une forme réifiée à la conscience contemporaine et que le généalogiste des déjections s'emploie ici à dévoiler, à savoir la propriété privée.

Pollution dure, pollution douce

Or ce geste naturel, archaïque, polymorphe de la souillure, s'il est facile d'en saisir la matérialité dure (pissier, tuer, éjaculer... — liste à laquelle il faut ajouter nos «machines à déchets» que sont les techniques énergétiques et thermales), la douceur de son caractère contemporain nous échappe le plus souvent. La pollution dou-



MICHEL DE SAKUTIN AFP

Michel Serres

ce: «Les images et les tsunamis d'écriture, signes et logos, dont la publicité inonde désormais l'espace rural et physique, public naturel et paysager.» Pour l'auteur, qui laisse

ici parler sa rage de voir les «âmes» colonisées par les pollueurs symboliques que sont les publicistes et leurs patrons, il s'agit toujours, dans la pollution douce (pollution visuelle, sonore, mentale), de cette même pulsion animale d'appropriation. Selon cette interprétation du paysage humain, la mondialisation consisterait en une pollution-appropriation globale de l'espace physique (la terre), doublée d'une pollution-appropriation globale de l'espace symbolique (les âmes).

Première conclusion de l'auteur, puissante, et qui rejoint d'autres écrits contemporains allant en ce sens: on pollue pour s'approprier et s'enrichir, et les riches polluent plus que les pauvres: «La croissance parallèle de la propriété, de l'argent et du déchet montre leur communauté; l'on se rend propriétaire par les deux derniers.» Seconde

conclusion, révolutionnaire, qui rejoint d'autres écrits que l'on n'ose plus prendre au sérieux: il faut se défaire de notre manie malpropre de la propriété privée, pour devenir «locataire, libertaire». Troisième conclusion, douteuse, qui rejoint une conception nostalgique et moralisante de la nature (en quoi l'hygiène et la morale sont de très vieilles compagnes): il faut lutter contre toutes les pollutions pour retrouver le sens qui se déploie dans la pureté du contact avec la nature. Finale dégonflée pour un bristol percutant.

Collaboratrice du Devoir

LE MAL PROPRE

POLLUER POUR S'APPROPRIER?

Michel Serres
Éditions Le Pommier
Paris, 2008, 91 pages

DE VISU

La touche de l'imaginaire

I NEVER SAW
DOCUMENTA

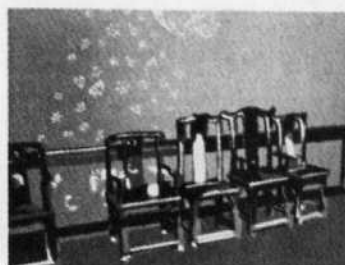
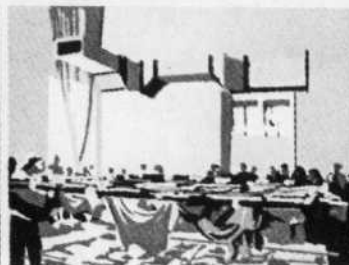
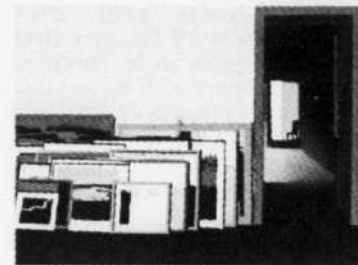
Michael Merrill
Galerie Roger Bellemare, 372, rue
Sainte-Catherine Ouest, jusqu'au
16 août.

JÉRÔME DELGADO

Il n'a jamais vu, dit-il, la Documenta — la manifestation internationale qui prend d'assaut tous les cinq ans la ville de Cassel, en Allemagne. Il n'a donc pas vu la dernière édition, celle de 2007. Pas plus que nous d'ailleurs. C'est donc à travers une sorte de visualisation fantaisiste et allègrement chromatique, en gouache et en format réduit, que Michael Merrill nous convie à visiter une des expositions les plus courues.

La série de petits tableaux intitulée *I Never Saw Documenta*, exposée à la galerie Roger Bellemare, ne se compose que de dix haltes — neuf, en fait, puisque la dernière gouache est une transcription du titre —, elle puise dans ce survol une teneur critique fort bienvenue. Et ça se fait avec humour, avec une touche en aplat, aux contours rarement précis, donnant à l'ensemble l'apparence du croqué sur le vif.

En fait, *I Never Saw Documenta* poursuit une longue série entamée en 1999, *Paintings About Art*, prenant comme sujet le monde de



SOURCE GALERIE ROGER BELLEMARE

Une partie de la série de petits tableaux intitulée *I Never Saw Documenta*, de Michael Merrill

l'art, ses lieux et contextes de diffusion autant, sinon plus, que les œuvres elles-mêmes.

Les tableaux dévoilés à la galerie du Belgo sont la suite immédiate de la vingtaine d'œuvres que l'artiste expose dans le cadre de la Triennale québécoise, lancée fin mai par le Musée d'art contemporain, série qui se termine par *Dokumenta 07*...

L'art de Michael Merrill aura rarement été aussi en vue que cet été. La cinquantaine entamée, il intègre la Triennale de la même manière que bien d'autres: artiste à mieux connaître. Défendu au tournant de l'an 2000 par la défunte galerie Sylvianne Poirier art contemporain, il est maintenant avec Roger Bellemare, chez qui il expose en solo pour la deuxième fois.

Il est d'ailleurs étonnant que *I Never Saw Documenta* n'ait pas été retenue pour la Triennale, manifestation tenue à l'Inédit. Certes, ce qu'expose le MAC ne l'avait ja-

mais été, mais plusieurs des gouaches étaient connues pour avoir été publiées l'an dernier dans un petit catalogue édité par son galeriste.

Cette série sur l'art est si longue et si intense que Merrill

Michael Merrill peint et dépeint l'univers qui l'entoure, qu'il fréquente, celui qui se déroule sous nos yeux mais qu'on ne voit pas nécessairement

en semble obsédé — du moins, il n'en expose que celle-là depuis des années. L'obsession donne néanmoins des résultats: le péripatète autour des *Maman*, l'immense araignée de Louise Bourgeois plantée en de multiples versions, dont une à Ottawa, a donné en 2006-07 une fascinante variation sur le même thème.

Ses gouaches vinyliques, matériau qui donne des couleurs mates et éclatantes, sont une terminable suite sur le thème de la création. De la création, mais aussi, voire surtout, de son contexte de diffusion, de mise en valeur. Merrill, tel un peintre avec son chevalet, déambule devant ces paysages artistiques, caméra en main.

C'est à partir des photos, et de sa mémoire, qu'il peint. Ses études, résultats à la fois de l'observation et de l'inconscient, sont semblables à celui du documentariste. L'œuvre produite parle d'une réalité, mais d'un point de vue très subjectif.

Fin observateur, sans aucun doute, Michael Merrill peint et dépeint l'univers qui l'entoure,

qu'il fréquente, celui qui se déroule sous nos yeux, mais qu'on ne voit pas nécessairement. Il y a l'art, certes, fascinant monde qui, dans un contexte donné, peut faire d'un simple tube fluorescent une fabuleuse aventure (tel l'art de Dan Flavin, dont Merrill rend compte dans deux des œuvres exposées au musée).

Mais il y a aussi, dans cette incessante reproduction de galeries, musées et ateliers, une flèche vers un système, qui comme bien d'autres se bâtit sur des privilèges, encourage la démesure et la surenchère.

Et les visiteurs d'art peuvent rapidement se convertir en consommateurs assoiffés, tels ces kids-kodak bien en vue dans une des œuvres autour de la Documenta.

Ni lui ni vous n'avez vu la Documenta. Peut-on se satisfaire du regard d'autrui, de son commentaire et de son résumé très sub-

jectif? Oui, bien sûr, suggère Michael Merrill, qui a dû, une fois n'est pas coutume, s'en tenir aux photos qu'un ami lui a envoyées de Cassel.

Ainsi, après les titres très explicites dans ses précédents tableaux (*Prada Building, Herzog and de Meuron, Tokyo*, par exemple, ou *Massimo Guertera at Joyce Yahouda Gallery*), ici, rien n'identifie la composition. A chacun d'imaginer ce que cette série de bannières colorées représente ou cette autre sculpture miniature apposée au mur.

L'art, comme la peinture de Michael Merrill, à la fois discrète et incisive, loin de certains peintres de la Triennale attelés au spectaculaire et à la démonstration, peut parfois s'en tenir à une chose très simple: le plaisir d'imaginer, de s'imaginer dans toutes les Documenta du monde.

Collaborateur du Devoir

EXPOSITION

La peinture romanesque de Balthus

À Martigny, en Suisse, une rétrospective célèbre en 150 œuvres le centenaire de la naissance de l'artiste

PHILIPPE DAGEN

Balthazar Klossowski — autrement dit Balthus — étant né en 1908, il fallait une rétrospective pour le centenaire de sa naissance. Elle se tient en Suisse, à Martigny, à la Fondation Pierre Gianadda, pas si loin de Rossinière, où le peintre s'était installé en 1977 et où il est mort en 2001 dans son grand chalet. Les liens entre Balthus et la fondation étaient nombreux: il en visita plusieurs expositions et entretenait des rapports amicaux avec Leonard Gianadda.

Est-ce en mémoire de ces liens? Les prêteurs se sont montrés d'une remarquable générosité: il y a là cent cinquante œuvres, un tiers de dessins, deux tiers de toiles et, parmi celles-ci, à peu près tous les tableaux célèbres de Balthus: *La Rue, La Toilette de Cathy, Les Beaux Jours, Le Passage du commerce Saint-André*. Les musées américains, britanniques et français ont largement contribué, les collectionneurs privés aussi et, à l'appel des œuvres emblématiques, il ne manque que *La Montagne* et l'érotique *Leçon de guitare* qui, peut-être, aurait encore fait scandale.

Des découvertes

Leur absence est compensée par l'apparition de raretés surgies de collections privées, telle une copie d'une partie de la *Légende de la Sainte-Croix*, de Piero della Francesca, exécutée en 1926 et inédite jusqu'à aujourd'hui, et de portraits datant, eux aussi, des débuts de l'artiste à la fin des années 1920.

Ces découvertes ne sont pas seulement instructives. Elles déterminent le centre de gravité de la rétrospective. Au fur et à mesure des expositions — de Paris en 1983 à Lausanne en 1993 et au Palazzo Grassi à Venise en 2001 —, l'intérêt accordé aux différentes

périodes de Balthus s'est modifié d'une manière qui devient explicite ici. Au traitement égal de toute l'œuvre, de l'entre-deux-guerres aux années ultimes, succède une prédilection de plus en plus marquée pour les années 1930 et 1940, de sorte que le grand *Passage du commerce Saint-André*, particulièrement mis en valeur à Martigny, apparaît comme un aboutissement, après lequel Balthus a moins inventé et trouvé.

Le *Lever* de 1955 et la *Cour de ferme* à Chassy de 1960 font alors figures d'exception parmi des nus et des paysages qui récapitulent pour l'essentiel les motifs et les constructions picturales que l'artiste a formulés auparavant. L'éclaircissement des couleurs et la recherche d'un effet de fresque de plus en plus visible à partir des années 1950 ne suffisent pas à retenir le regard, quand il est sollicité à quelques pas de là par la *Thérèse rêvant* de 1938 ou la *Jeune fille endormie* de 1943, l'une des toiles dans lesquelles Balthus se place à la hauteur de Courbet, son maître, son obsession.

Alors, comme dans *Les Beaux Jours, La Chambre* et la plupart des œuvres de ces années-là, la peinture impose son extravagance avec un naturel incontestable. Elle dit «c'est ainsi» alors que, de toute évidence, il est impossible qu'il en soit ainsi, que les corps soient dans les postures où ils se trouvent dessinés, que les gestes soient à la fois si larges et si difficiles à interpréter, les visages et les regards à la fois si présents et si absents.

Quelquefois, l'artiste s'autorise un détail symbolique ou allusif, le chat voluptueux, la jupe retroussée trop haut, un miroir. Quand il s'en passe, c'est encore mieux: il laisse alors tout à supposer. Du tableau, des histoires sont prêtes à sortir, au gré de chaque regard et de chaque imagination. Bien plus que



Le peintre Balthus en 1999, deux ans avant sa mort

poétique — ce mot que l'on emploie à tout-va par commodité —, sa peinture est romanesque, amorce de récits, traces d'événements, soupçons de passions et de drames. Les titres renseignent le moins possible.

Connivence avec le surréalisme

Pourquoi donc ces garçons bosus à force d'être courbés, ces filles qui ne se montrent qu'autant qu'elles le veulent bien? Pourquoi ces figures en apparence secondaires qui les accompagnent, servantes jeunes ou vieilles, enfants enfrognés à tête de chat, chats vireux à sourire d'enfant? Par connivence avec le surréalisme. C'est assez clair. À preuve les dates: les années 1930 et 1940; les amitiés: Artaud, Bataille, Giacometti; et encore les visiteurs de l'atelier: Breton, Eluard, Picasso. Ce dernier, comme Miro et Ernst, fait des couleurs et des lignes les moyens

mêmes du surgissement de l'inconnu et, peut-être, de l'inconscient. Balthus, lui, travaille à l'intérieur de la représentation du monde ordinaire, comme le rêve, qui se nourrit de la vision quotidienne et y tisse le trouble. Il n'en est pas moins proche du surréalisme, si l'on entend par ce mot l'étude et la mise à nu des mécanismes les moins rationnels de la pensée humaine. René Char a perçu ce désir chez Balthus, mieux que Breton lui-même.

Mais l'accointance surréaliste a été ensuite oubliée ou masquée. À partir des années 1960, Balthus, directeur de la Villa Médicis, s'est laissé transformer par ses thuriféraires habituels en restaurateur de la tradition picturale et des maîtres anciens. Il a tenu, ou on lui a fait tenir, des propos de plus en plus conservateurs et académiques et son œuvre n'a bientôt plus donné à voir que son savoir-faire.

Ce Balthus-là, on le voit peu à Martigny: tout juste autant qu'il le faut par souci d'exhaustivité. C'est bien assez, car c'est le peintre des années 1930 et 1940, audacieux, provocant et surréaliste, qui importe. Si cette rétrospective est réussie, c'est non seulement pour sa richesse, mais encore parce qu'elle ne se laisse pas distraire de ce qui est essentiel dans l'œuvre. Ce n'est pas un hasard si Picasso, peu coutumier du fait, acheta en 1941 *Les Enfants Blanchard*. La toile, exécutée en 1937, est l'une des plus énigmatiques et silencieuses de son auteur.

Le Monde

BALTHUS - 100^e
ANNIVERSAIRE

Fondation Pierre Gianadda
Martigny, Suisse



La Mémoire des lieux, d'Isabelle Hayeur

PHOTOGRAPHIE

Québec actuelle

JÉRÔME DELGADO

En cet été de 400^e, Québec est la cible de bien des regards. Tous veulent la voir, tous veulent la montrer. À sa manière, en dehors des célébrations officielles, Vu, le centre de photographie du complexe Méduse, offre de rependre à coups de projets photos la teneur patrimoniale de la ville.

6 émissaires. Québec réinventée par la photographie actuelle est d'abord une exposition, montée par Eve Cadieux, artiste, «fille adoptive de Québec» et agissant ici comme commissaire en réunissant six de ses collègues.

C'est aussi un catalogue, abondamment illustré et agrémenté de textes d'historiens et d'amoureux de Québec, tel l'écrivain Gilles Pellerin. Vous l'aurez compris, c'est à partir de la publication que provient le commentaire qui suit: le temps a manqué pour une visite côte d'Abraham — l'expo se termine ces jours-ci.

Les regards réunis par Cadieux s'inspirent de la «mission photographique», concept plus ou moins explicite. La commissaire l'identifie comme étant un témoignage des «conditions sociales d'un territoire» qui consiste «en d'ambitieuses recherches iconographiques et créatives».

On comprend, à travers la plume de Lisanne Nadeau, que la mission entretient le «fantasme d'une photographie du réel», qu'elle «porte la vision utopique d'une prise objective et vraie sur le réel».

Quoi de mieux pour inviter des artistes à remettre en question ceci avec leurs fantasmes de l'imagination? D'autant plus que le contexte du 400^e célébrant une «ville-carte postale» leur fournit des munitions: Québec n'est-elle pas prise avec une image idéalisée?

«Québec», écrit Marc Grignon, de l'Université Laval, a souvent été prise dans le jeu de la représenta-

tion, et, fascinée par sa propre image, elle y a trouvé [...] prétexte à reproduire «en réalité» ce que les images lui décrivait.

En photo contemporaine, les «réinventions» ont abouti à une grande palette, de l'intrusion théâtrale dans des édifices historiques de personnages (Doyon-Rivest) à la récupération d'icônes, gravées dans la monnaie (la série *Kings and Queens of Québec* de Mathieu Beauséjour).

Ivan Binet s'est inspiré du mythe Kriehoff pour démontrer à quel point ses peintures ne sont que subjectivités. Isabelle Hayeur, plus cynique que jamais, se mêle au débat très d'actualité de la conservation du patrimoine en donnant à la façade de l'église Saint-Vincent-de-Paul de nouveaux environnements. Patrick Altman récupère des archives montrant la Québec d'autrefois, alors que Lynne Cohen revisite, à sa manière toujours aussi habile, des intérieurs froids, bien que parfois chéris.

Collaborateur du Devoir

6 ÉMISSAIRES

QUÉBEC RÉINVENTÉE PAR LA PHOTOGRAPHIE ACTUELLE
Centre Vu et Commission de la capitale nationale du Québec
Québec, 2008, 152 pages



ANTONI TÀPIES
et POTERIES AFRICAINES
Vernissages le samedi 9 août, à 14 h
du 9 août au 13 septembre 2008
GALERIE SIMON BLAIS
www.galeriesimonblais.com 514 849-1165

HISTOIRE ET NATURE - Montebello
Dimanche 17 août : quelques places seulement

L'EXPOSITION DU 400^e - LE LOUVRE À QUÉBEC

Samedi 23 août : COMPLET

Mardi 21 octobre : réservez maintenant!

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont

PAYSAGES ÉPHÉMÈRES
PEEP SHOW
ESPACES PUBLICS
PARCOURS D'INTERVENTIONS
SUR L'AVENUE DU MONT-ROYAL
DU 02-07-08 AU 31-08-08
WWW.PAYSAGESEPHEMERES.COM
DIRECTEUR ARTISTIQUE : MICHEL DEPATIE
COMMISSAIRE INVITÉ : STÉPHANE BERTHIAU
FEMMIÈRES OBSÉDÉES
JOSÉE LUS TORRES
MÉLODIE
LE COLLECTIF EKIPI
MARCUS
SYN-ATELIER
D'EXPLORATION URBAINE
RACCA
MATHIEU BEAUSÉJOUR
BENJAMIN MUON
ANDRÉ ÉRIC LÉTOURNEAU
UTOPIE PAYSAGES
KAREN ELAINE SPENCER ET
L'ŒIL DANS L'FRONT
COLLECTIF VERT PÉTANT
MONTREAL

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Orford retrouve enfin l'Orchestre mondial des Jeunesses musicales

CHRISTOPHE HUSS

Ce samedi, sous la direction de Franz Paul Decker, ainsi que la fin de semaine prochaine, sous la direction de son chef attiré, Josep Vicent, l'Orchestre mondial des Jeunesses musicales retrouve «ses» terres du Centre d'arts Orford, pour la première fois depuis vingt-trois ans.

L'Orchestre mondial des Jeunesses musicales (OMJM) est né à l'initiative du grand chef Igor Markevitch après la Seconde Guerre mondiale. Mais c'est Gilles Lefebvre, le créateur du Centre d'arts Orford, qui, en 1968, propose de transformer le rassemblement de musiciens en un ensemble dirigé par un chef chevronné. Aux yeux de Gilles Lefebvre, il s'agit alors de cimenter le mouvement international des Jeunesses musicales en encourageant le partage de talents et la mise en commun des compétences.

La présence de l'OMJM à Orford cette année est une initiative très symbolique d'une nouvelle garde arrivée à la tête du Centre d'arts. Le nouveau président du conseil d'administration n'est nul autre que l'ancien président des Jeunesses musicales internationales, Pierre Goulet, entrepreneur de Sherbrooke et grand mélomane.

Il a voulu retourner aux valeurs fondatrices du Centre d'arts, comme il l'avouait en juin dans une entrevue au magazine *Forces*: «Il n'était pas question de rejeter ce qui s'est passé pendant les 25 ou 30 dernières années pour revenir à Gilles Lefebvre, mais il fallait se rappeler ce que Gilles Lefebvre était venu faire là.»

Le concept de convergence n'avait guère de secrets pour Lefebvre: fondateur des Jeunesses musicales du Canada, il avait créé des concours de musique, faisait tourner des jeunes en récital grâce à un réseau de concerts, avait imaginé le Centre d'arts Orford pour permettre aux jeunes de côtoyer de grands maîtres et, grâce à la fédération internationale des Jeunesses musicales, envoyait les meilleurs se produire à l'étranger. La fondation, effective en 1970, de l'Orchestre mondial des Jeunesses musicales permettait d'offrir une expérience d'orchestre aux musiciens qui n'envisageaient pas une carrière de soliste.

Quarante ans plus tard

Quarante années après le germe implanté par Lefebvre, l'OMJM existe toujours, même s'il a connu des hauts (des tournées dirigées par Zubin Mehta, Leonard Bernstein, Michael Tilson-Thomas ou



Le chef actuel de l'Orchestre mondial des Jeunesses musicales est l'Espagnol Josep Vicent, un percussionniste de formation.

Charles Dutoit) et des bas, avec deux ans de vie végétative au tournant du siècle. Son chef actuel est l'Espagnol Josep Vicent, un percussionniste de formation. Vicent dirigera les concerts des 15 et 16 août.

Avec Franz-Paul Decker, ce soir, il retrouve l'une de ses «grandes baguettes» des dernières années, parmi lesquelles on compte aussi Kurt Masur, Antonio Pappano, Yuri Temirkanov et... Kent Nagano, que le «redéploiement des activités estivales de l'OSM» amènera à lancer un

nouveau festival à Knowlton, à quarante kilomètres d'Orford, le jour même (15 août) où les jeunes musiciens se présenteront au public québécois.

Après avoir eu son siège à Berlin dans les années 80, l'Orchestre mondial a été honoré du titre d'«Artiste pour la paix», conféré par l'UNESCO en 1996. Le centre névralgique de l'orchestre se trouve aujourd'hui à Valence, en Espagne. Ce soutien de la Ville de Valence et de l'Espagne à

l'OMJM, entamé en 2005, est assuré jusqu'en 2010. En entrevue au *Devoir*, Josep Vicent, se dit confiant de le voir prolongé. Deux ou trois fois par an, les musiciens se rencontrent à Valence et donnent des concerts en Espagne. L'OMJM a tourné dans divers pays européens et en Chine. Les auditions, en décembre de chaque année, ont lieu à Bruxelles et à Valence. «L'Orchestre regroupe des musiciens de 42 à 55 pays selon les années. Cette diversité est unique. Si je devais faire le bilan, j'avoue que la joie dépasse largement les difficultés, en raison de la volonté, de l'énergie des jeunes. Au final, la mise en commun des compétences, les échanges de points de vue sur les solutions à adopter génèrent une véritable synergie.»

Le titre attribué par l'UNESCO n'apporte pas d'avantages pécuniaires, mais il facilite l'accès à un soutien financier et ouvre des portes: «Cela nous permet d'être présents dans des endroits où la musique peut avoir une signification particulière, comme pour les réfugiés libanais à Chypre pendant le récent conflit, ou en Chine, où nous avons parcouru 35 000 kilomètres avec des concerts pour célébrer la paix entre la Chine et le Japon en 2005-06.»

Ce soir, Franz Paul Decker sera à la tête de l'OMJM dans le *Double*

Concerto de Brahms et les Chansons de matin, de nuit et d'amour d'Elgar, le souvent soporifique pape de la musique anglaise, dont la présence dans un festival au Québec pour un tel retour n'est pas vraiment ce qu'on peut appeler l'«idée du siècle».

Vendredi prochain, Josep Vicent dirigera la *Symphonie classique* de Prokofiev, le *Concerto en sol* de Ravel (soliste Ivan Martin), *Appalachian Spring* de Copland et les *Chairman Dances* de John Adams. Le concert du samedi 16 sera consacré à un programme espagnol, avec, hors des clichés folklorisants, trois premières canadiennes ou mondiales.

Le Devoir

FESTIVAL ORFORD

L'Orchestre mondial des Jeunesses musicales en trois concerts.

Samedi 9 août: Franz-Paul Decker dirige Elgar et Brahms. Vendredi 15 août: Josep Vicent dirige Prokofiev, Ravel, Copland et Adams.

Samedi 16 août: Josep Vicent dirige Turina, Vicent, Evangelista, Valero, Falla.

Renseignements et réservations: 1 800 567-6155 (poste 232).

MUSIQUE CLASSIQUE

Les premiers opéras en Blu-ray

CHRISTOPHE HUSS

Six mois après la fin de la guerre des formats de vidéo domestique de haute définition, qui a vu la victoire du Blu-ray de Sony sur le HD DVD de Toshiba, l'offre culturelle sur support Blu-ray reste embryonnaire, mais intéressante.

Les éditeurs de vidéos musicales classiques ne se ruent pas trop sur le Blu-ray, ce disque qui permet de regarder des spectacles en haute définition sur les téléviseurs à plasma ou à cristaux liquides prévus à cet effet. Il en va de même pour la clientèle. «On surveille ça, mais il semble que ça ne bouge pas trop», me confiait récemment une responsable d'une *major* du disque.

HD DVD ou Blu-ray, il fallait que

le marché décide d'un vainqueur. Le verdict est tombé le 18 février dernier, lorsque Toshiba a jeté l'éponge. Mais le triomphe du Blu-ray est encore trop récent et, surtout, il s'est dessiné par l'entremise d'un univers on ne peut plus aux antipodes de l'opéra: celui de la PlayStation 3 et des jeux vidéo.

Il était évident que le public, qui a été largement échaudé par les guerres de format, notamment dans le domaine de la vidéo, allait se montrer attentiste. À cela s'ajoute le fait que la vieille garde des consommateurs friands de technologie, plutôt fortunée et cultivée, a connu depuis vingt ans bien des coûteuses «révolutions technologiques» sans lendemain: DCC, DAT, SACD, DVD-Audio...

Mais le Blu-ray est installé aujourd'hui et le visionnement de plusieurs parutions montre que la plus-value technique (définition de l'image) est très aisément perceptible par tout un chacun, alors que le gain sonore, en stéréophonie, entre un CD et un SACD ne saute vraiment pas aux oreilles. Le parc de lecteurs va donc s'installer tranquillement. Le lecteur de DVD Blu-ray pourrait même être le cadeau *in* des prochaines fêtes de fin d'année, puisqu'il est le compagnon naturel des écrans ACL et à plasma qui se multiplient dans les foyers.

Premiers titres

L'éditeur pionnier en matière d'édition d'opéras en Blu-ray est Opus Arte. Ce n'est pas étonnant. Opus Arte est en effet le premier concurrent déclaré du Metropolitan Opera sur le marché de l'opéra en haute définition dans les cinémas. Le producteur anglais met donc un point d'honneur à proposer aussi de

la haute définition au mélomane dans son salon.

Cela nous amène à la décision stupéfiante du Met, qui a quitté Universal pour confier à EMI l'édition en DVD de ses meilleurs spectacles préalablement diffusés au cinéma (six DVD nous arrivent en septembre: *Hänsel et Gretel*, *Macbeth*, *The First Emperor*, *La Bohème*, *Peter Grimes* et *Manon Lescaut*), mais apparemment sans exiger une publication sur support haute définition! La parution en Blu-ray de ces six titres n'est pas à l'ordre du jour. Mais Universal non plus n'a pas prévu d'éditer ses opéras sur ce format pour le moment.

La première solution de remplacement à Opus Arte nous est venue de Harmonia Mundi, qui vient de publier en Blu-ray l'admirable *Don Giovanni* capté à Innsbruck sous la direction de René Jacobs dans la mise en scène de Vincent Boussard et avec les costumes de Christian Lacroix.



De facto, l'acheteur d'un lecteur de DVD Blu-ray amateur d'opéras ne sera pas vraiment en panne. Les trois acquisitions prioritaires sont *La Bohème* mise en scène par Giancarlo del Monaco au Teatro Real de Madrid dans des décors sublimes de Michael Scott,

La Chauve-souris de Strauss dirigée par Vladimir Jurowski au Festival de Glyndebourne et le *Don Giovanni* précité.

Juste derrière, *La Cenerentola* de Rossini, toujours à Glyndebourne, avec Jurowski à la baguette et Ruxandra Donose dans le rôle-titre. À paraître très bientôt, chez Opus Arte, l'irrésistible *Gianni Schicchi* de Puccini avec Alexandro Corbelli en fin renard et Felicity Palmer en vieille grippe-sou.

Le Devoir

NOTRE CHOIX

La Bohème. Teatro Real de Madrid (Opus Arte)
Die Fledermaus (La Chauve-souris). Festival de Glyndebourne (Opus Arte)
Don Giovanni. Festival d'Innsbruck (Harmonia Mundi)
(Tous ces titres existent également en DVD «normal».)

JAZZ ET BLUES

Kenny Barron, pianiste caméléon

SERGE TRUFFAUT

Kenny Barron est un pianiste caméléon. Autrement dit, un classique, un héritier de Tommy Flanagan. Il sait tout faire, tout jouer, tout arranger. Probablement parce qu'il est vieux depuis longtemps. Chose certaine, il est un accompagnateur au goût si fin qu'il est aussi apprécié par ses pairs d'aujourd'hui que par ceux d'hier. Dizzy Gillespie, Chet Baker, Stan Getz, Ornette Coleman, Ron Carter, Benny Carter et bien des chanteuses ont consommé jusqu'à plus soif son style passe-partout.

Il est classique et il est malin, intelligent, le Kenny Barron. Lors de la confection de son nouvel album, *The Traveler*, sur étiquette Universal-France, il a évité tous les pièges de l'ennui. Plutôt que de proposer un enregistrement en trio, il a jonglé avec l'architecture instrumentale. On s'explique.

À la contrebasse, il y a Kioshi Kitagawa. À la batterie, on retrouve Francisco Mela. À cette formation rythmique, Barron a parfois ajouté le soprano remis entre les mains de Steve Wilson. Lorsque Wilson n'est pas de la partie, les vocalistes le sont. Parfois on entend la voix d'Ann Hampton Callaway. D'autres fois ce sont celles du vétéran batteur Grady Tate ou de Gretchen Parlato.

Il y a aussi un guitariste. Son identité? Lionel Louké, avec lequel Barron s'entretient dans un duo très enclin à la mise en relief des subtilités cachées par les apparences mélodiques. Toujours est-il que, tout au long de cette production, Barron jongle avec les possibilités instrumentales dont il dispose. Un coup, il est en trio. Le suivant c'est le duo ou le quartet. Bref, *The Traveler* est d'abord un disque très bien construit. Mais c'est surtout...

C'est surtout un album très original pour la bonne et simple raison qu'à une exception près, Barron joue exclusivement du Barron. Mis à part le célèbre et vieux *Memories of You* d'Eubie Blake que le pianiste décline en solitaire, et fort bien d'ailleurs, toutes les compositions sont signées Barron. Jamais dans sa longue carrière l'homme de Philadelphie ne se sera autant livré que dans *The Traveler*.

Bien évidemment, l'homme ayant une prédilection pour les balades, son *Traveler* est fait de lents, de fines, de souples. C'est très, très souple. Ce n'est ni trop calme, ni trop tranquille, car chaque note a été autant pesée que pensée. *The Traveler*, c'est beaucoup de sensibilités sans sensiblerie. Il n'y a pas une once de racolage. Chapeau!

Après un long séjour en Chine, le contrebassiste Brian Hurley est de retour au Upstairs. Tous les mercredis et tous les jeudis pour être exact. Lui et le batteur Michel Lambert invitent différents solistes. La semaine prochaine, ce sera le pianiste André White. Ensuite, soit les 20 et 21 août, le saxophoniste Rémi Bolduc sera sur le devant de la scène. Après, soit les 27 et 28 août, Yannick Rieu prendra le relais. L'initiative de Brian Hurley doit être saluée dix fois plutôt qu'une.

Tout amateur de jazz a été évidemment attristé par la mort de Johnny Griffin, surnommé «The Little Giant» en raison de sa taille et non de son jeu. Et alors? À ceux qui voudraient en savoir davantage sur la vie et l'œuvre de ce saxophoniste extraordinaire, on suggère la lecture de l'article sur le site du *New York Times*.

Le Devoir

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE 30th Forget

DU 21 JUIN AU 31 AOÛT 2008
(Tous les concerts sont présentés à 20 h 30 à moins d'avis contraire)

LE FESTIVAL INTERNATIONAL

VENREDI, 15 AOÛT
La Musique contemporaine
LOUISE BESSETTE, piano
Hommage à Olivier Messiaen

LOUISE BESSETTE

SAMEDI, 16 AOÛT
L'Art vocal
DANIEL TAYLOR et le THEATRE OF EARLY MUSIC
Musique pour suspendre le temps et la douleur : Bach et ses contemporains

DANIEL TAYLOR

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Dimanche 17 AOÛT
BERNARD CIMON, accordéon
Chanson française

1 888-DFORGET (336-7438)
www.domaineforget.com

Québec

Hydro Québec présente

festival Orford 2008

UNIQUE ET GRANDIOSE !
De retour au Centre d'arts Orford après 18 ans.

ORCHESTRE MONDIAL DES JEUNESSES MUSICALES

Samedi 9 août à 20h
Double concerto de Brahms

Vendredi 15 août à 20h
Concerto en sol de Ravel

Samedi 16 août à 20h
Viva España !

centre d'arts Orford | DU 20 JUIN AU 16 AOÛT
www.arts-orford.org | billetterie@arts-orford.org
T 819 843-3981 | 1 800 567-6155 (sans frais au Canada)

American Airlines | ARCHAMBAULT | Université de Montréal | MONTREAL 96.7 | MONTREAL 96.7

YAMAHA | GALAXE | 89.7



CINÉMA



L'art salvateur

Un documentaire passionnant qui évoque l'histoire récente de l'Estonie

THE SINGING REVOLUTION

Réalisation: James Tusty, Maureen Castle Tusty et Mike Majoros. Montage: Mike Majoros. Musique: John Kusiak. Au Cinéma du Parc en version originale anglaise.

ODILE TREMBLAY

Certains documentaires constituent aussi des cours d'histoire et des leçons de courage. Vraiment émouvant et instructif, *The Singing Revolution*, de James Tusty et Maureen Castle Tusty, nous invite à parcourir un pan d'histoire récente de l'Estonie, république balte ayant secoué le joug soviétique après une longue et courageuse rébellion.

La beauté de la chose, c'est que la musique a joué un rôle crucial dans l'indépendance du pays. Comme dans bien des contrées de l'Est, les traditions de chœurs folkloriques demeurent extrêmement vivaces en Estonie. C'est

beaucoup à travers le festival Laulupidu, fondé en 1869, que l'espoir de l'indépendance et la résistance sont restés présents au XX^e siècle, tant sous la botte nazie que sous la faucille des Soviétiques. La première partie du film est d'ailleurs baignée par la beauté de ses chœurs, qui élèvent l'esprit et captivent l'oreille. La seconde, plus globalement politique, aurait gagné à garder davantage de chœurs en fond sonore.

Avec énormément de documents d'archives, mais aussi de passionnantes interviews, *The Singing Revolution* remonte le cours de la résistance. A moitié écrasés par leurs envahisseurs successifs, ces Estoniens chantants n'ont jamais baissé les bras.

Une directrice de chœur, réfugiée des camps nazis puis du Goulag, mène d'abord la marche. Les voix d'anges qu'elle dirige sont sa rédemption.

Sous le règne soviétique, les chœurs ne pouvaient chanter que des chants de propagande rouge, mais en 1969, d'une seule voix,



En 1969, d'une seule voix, les 30 000 chanteurs du festival Laulupidu ont décidé d'entonner *Land of My Fathers, Land that I Love*, vieux poème estonien de liberté.

les 30 000 chanteurs du festival Laulupidu ont décidé d'entonner *Land of My Fathers, Land that I Love*, vieux poème estonien de liberté. Le pouvoir soviétique ne put rien contre cette résistance musicale. Par la suite, avec des chefs de file qui se sont levés

pour galvaniser le peuple estonien, la puissance de ce mouvement de protestation ne put être enrayerée. Après 50 ans de servitude, l'Estonie gagnait son indépendance en 1991.

Les saisissantes images tirées de la télé d'époque et de docu-

mentaires montrent l'ampleur du mouvement de protestation, les moments clés de la révolte de ces masses humaines ardentes, combattantes et chantantes.

L'intérêt du film réside beaucoup aussi dans la force des témoignages des résistants (vrai

bouquet de héros qui impressionnent par leur courage). Mais aussi par ce message de l'art salvateur, surtout l'art collectif, qui soude les êtres et les invite à se dépasser.

Le Devoir



James Tusty et Maureen Castle Tusty, les réalisateurs du documentaire *The Singing Revolution*

C'est trop de bonté

AMAL

Drame de Richie Mehta. Avec Ruppinder Nagra, Koel Purie, Naseeruddin Shah, Roshan Seth. Scénario: Richie Mehta et Shaun Mehta, d'après sa nouvelle. Image: Mitchell T. Ness. Montage: Stuart A McIntyre. Musique: Dr Shiva. Canada, 2007, 101 min.

ANDRÉ LAVOIE

Elles sont si animées, si colorées, si bruyantes et si compactes qu'il est normal de trouver de tout dans les rues de New Delhi: de la grandeur et de la misère, de la bonté et de la vilénie. C'est là que le cinéaste canadien Richie Mehta a choisi de se perdre pour son premier long métrage, *Amal*, une fable à caractère social où la générosité d'un homme simple est mise à rude épreuve.

Ceux qui veulent le faire sortir de ses gonds ont devant eux un maître de la contenance et de la générosité désintéressée; la chose est d'autant plus exceptionnelle venant d'un conducteur de pousse-pousse, ces conducteurs étant réputés pour leur malhonnêteté. C'est pourquoi *Amal* (Ruppinder Nagra) fait une forte impression sur un de ses clients, un millionnaire (Naseeruddin Shah) déguisé en vagabond qui cherche dans les rues de la ville un homme qui ne ressemble en rien à ses enfants gâtés et à ses collaborateurs cupides. Alors qu'il était sur le point d'abandonner, sa rencontre avec *Amal* devient une illumination: c'est à lui qu'il léguera toute sa fortune.

Cette excentricité ne plaît pas à tout l'entourage, qui s'active à retrouver la trace de l'heureux élu, certains pour lui annoncer la bonne nouvelle et d'autres pour que jamais elle ne lui parvienne. *Amal* aurait pourtant bien besoin de cet argent, non seulement pour courtiser Pooja (Koel Purie), une belle marchande, mais surtout pour sauver une petite fille, voleuse de profession, entre la vie et la mort après un malheureux larcin.

Tout ce parcours en apparence très frénétique, surtout grâce à cette toile de fond d'un exotisme séduisant, est en fait parfaitement balisé. Cette leçon de vie en est surtout une de morale, gracieuse de ces personnages monolithiques et manichéens. De là à penser que la bonté d'*Amal* relève de l'abnégation monastique, il n'y a qu'un pas que je vous autorise à franchir.

Cette conception caricaturale du monde n'arrive jamais à élever le film de Richie Mehta au-delà des bons sentiments et des intentions éducatives. Soucieux d'organiser cet univers dans un enrobage esthétique consensuel et jamais totalement en phase avec la fébrilité ambiante, le cinéaste n'arrive jamais à sortir de son carcan bien-pensant.

C'est pourquoi on s'y ennue avec une certaine politesse, saluant les efforts des acteurs à mettre un peu d'humanité dans ce cortège de clichés, se disant que la bonté congénitale fait sans aucun doute les grands hommes, mais pas les meilleurs films.

Collaborateur du Devoir



Pooja (Koel Purie), la belle marchande du premier long métrage de Richie Mehta, *Amal*



Une rue animée de New Delhi dans le film *Amal*

ARCHAMBAULT

PALMARÈS
DVD

Résultats des ventes:
du 29 juillet au 4 août 2008

1	STARDATE : CONTINUUM
2	BATMAN : BEGINS
3	THE ROLLING STONES Shine a Light
4	NEVER BACK DOWN
5	MARGUERITE VOLANT Série complète
6	STEP UP 2 : THE STREETS
7	ASTÉRIX ET OBÉLIX : MISSION CLÉOPÂTRE
8	FÉLIX LECLERC 20 ans déjà... que tu nous a quitté
9	HAROLD & KUMAR ESCAPE FROM GUANTANAMO BAY
10	LE DÎNER DE CONS
11	I AM LEGEND
12	IMAGES DE QUÉBEC : 1908-2008
13	21
14	HARRY POTTER AND THE ORDER OF THE PHOENIX
15	PASSE-PARTOUT Coffret 4
16	INDIANA JONES The Adventure Collection
17	BEVERLY HILLS 90210 Season 5
18	ALBATROS 84 Le Capitaine Corsaire
19	MARTIN PICARD Martin sur la route
20	LE PETIT CASTOR Coffret 1

CINÉMA

L'adolescence insignifiante

Le documentaire de Nanette Burstein tourne à la mise en abyme d'une jeune Amérique se regardant le nombril jusqu'au néant

AMERICAN TEEN

Réalisation: Nanette Burstein.
Image: Laela Kilbourn. Montage:
Mary Manhardt. V.o.a. Cinéma
du Parc.

ODILE TREMBLAY

Accueilli à Sundance avec enthousiasme, *American Teen*, de la documentariste Nanette Burstein, suit à la trace, jour après jour sur une période de dix mois (on salue le travail du montage), cinq étudiants d'une école secondaire d'une petite ville de l'Indiana.

Nanette Burstein fut en nomination aux Oscars pour son premier documentaire, *On the Ropes*, sur trois jeunes boxeurs. En 2002, *The Kids Stays in the Picture*, abordant la vie du producteur hollywoodien Robert Evans, avait reçu un excellent accueil critique. Elle possède l'art de capter le réel en lui donnant une portée sociale.

On ne louera jamais assez le naturel des ados, qui oublient littéralement la caméra. Au point de laisser parfois l'impression qu'ils sont des acteurs de fiction. Leur cohorte (ciné-réalité) comporte son poids de clichés: l'introverti boutonéux persécuté à l'école, la jeune rebelle, le beau sportif blond, la *bitch* jolite et populaire, etc., tous campés solidement dans leurs positions respectives. Par ailleurs, des segments d'animation, bien insérés, ajoutent de l'humour et de la fantaisie au langage visuel.

Portrait en creux d'une certaine Amérique repliée sur elle-même,

le film, vivant mais déparé par plusieurs longueurs, fascine autant qu'il suscite le malaise. Les jalousies, les chagrins, les premières aventures amoureuses, les peines familiales, les soirées arrosées, les angoisses quant au futur viennent marquer le cours des jours, en autant d'étapes vers l'âge adulte. Mais dans cette petite ville provinciale, comme la vie paraît terne! Celle des parents au premier chef, que reflète leur progéniture.

Mis à part la jeune Hannah, trop intelligente pour son groupe, qui rêve d'évasion en Californie, et le pauvre Jake à la timidité maladive, touchant de détresse, les ados à l'écran paraissent d'une telle insignifiance qu'on ne peut que condamner une société capable de fermer leurs yeux au monde. Aucune curiosité politique, aucun souci écologique, nul regard vers l'extérieur, le film tourne à la mise en abyme d'une jeune Amérique se regardant le nombril jusqu'au néant.

Bien évidemment, l'adolescence est un âge égocentrique, mais cet univers est ici étrié à outrance, privé de pétilement intellectuel. La petite ville ne regarde pas au-delà d'elle-même.

Reste cette jeune Hannah, en réaction contre la vie morne de ses parents, à qui on souhaite de vivre heureuse dans les grandes métropoles. Reste surtout la morale de l'histoire: les jeunes poussent sur le terreau préparé par leurs aînés. Quand celui-ci est culturellement pauvre, ça paraît.

Le Devoir



SOURCE PARAMOUNT VANTAGE

Portrait en creux d'une certaine Amérique repliée sur elle-même, le film *American Teen*, vivant mais déparé par plusieurs longueurs, fascine autant qu'il suscite le malaise.

La petite maison dans les Aurès

LA MAISON JAUNE

Écrit, réalisé et monté par Amor Hakkar. Avec Amor Hakkar, Aya Hamdi, Tounès Ait-Ali, Nouredine Menasria, Abdelbaki Hamdi. Photographie: Nicolas Roche. Musique: varié. France-Algérie, 2007, 84 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Mouloud est brisé par la douleur: sa fille, Aya, vient de lui apprendre la mort de l'unique fils de la famille. Défait, l'homme quitte ses collines des Aurès sur un véhicule à mi-chemin entre le tracteur et la mobylette et entame un périple qui le conduira jusqu'à Batna, où il doit récupérer la dépouille. Sur sa route parsemée d'embûches, il croisera des inconnus bons et serviables. Le retour chez lui est toutefois difficile: Fatima, son épouse, refuse de s'alimenter. Mouloud, avec le concours d'Aya, entreprend alors de redonner le goût de vivre à sa femme. Les moyens pour y parvenir sont parfois inusités.

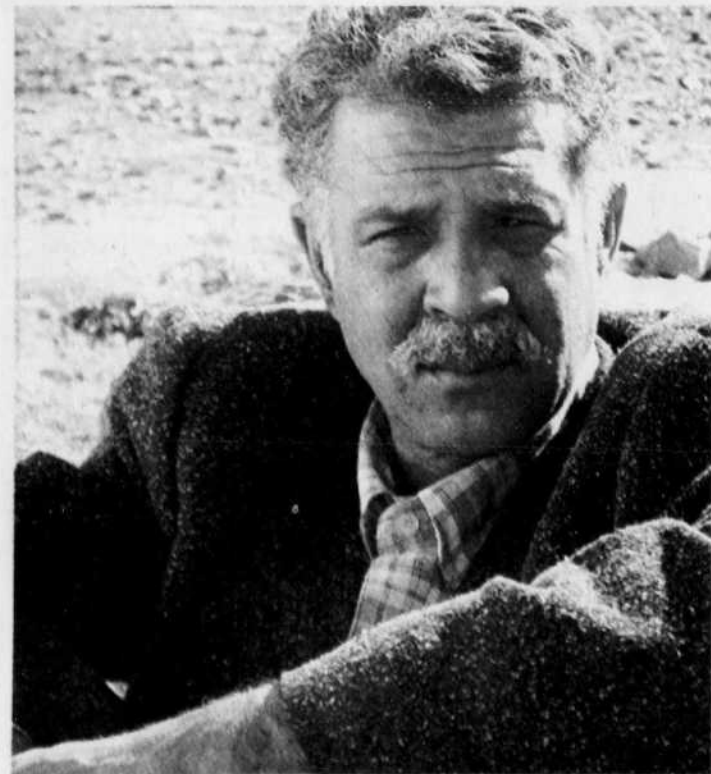
Second long métrage de fiction du cinéaste algérien Amor Hakkar, *La Maison jaune* est une œuvre recelant son lot de qualités, à commencer par sa sincérité, mais qui n'est pas exempte d'imperfections, loin s'en faut. La simplicité touchante des protagonistes mise en avant dans le récit, leur mode de vie tout aussi humble et le regard chaleureux que pose sur eux Hakkar sont les principaux atouts du film. Le rythme plus languissant que méditatif, fruit d'une succession quasi *in fine* de plans fixes, le scénario paraissant se scinder en deux

réécits presque autonomes et dont le premier emprunte beaucoup à *The Straight Story*, de David Lynch, sont les aspects qui préviennent *La Maison jaune* d'accéder à un franc sommet émotionnel, malgré la richesse des thèmes abordés (amour filial, traditions et modernité, désarroi devant la bureaucratie).

Cela étant dit, le film se regarde sans déplaisir, surtout pour qui s'intéresse à la situation de l'Algérie contemporaine. L'approche d'Amor Hakkar pourrait être perçue comme le pendant rural du cinéma urbain de Nadir Mokneche (*Viva Laldjérie*, *Délire Paloma*). Les deux cinéastes posent toutefois des regards fort dissemblables sur leur pays et ses habitants. Le film du premier est peuplé d'êtres foncièrement bons qui rencontrent d'autres êtres foncièrement bons, tandis que ceux du second mettent en scène des personnages fascinants dans leurs travers. Dans *La Maison jaune*, la ligne est mince entre candeur émouvante et naïveté improbable. Peut-être tout cela aurait-il mieux fonctionné sous forme de fable lyrique. Cette avenue est effleurée par le truchement de la maison comme élément de décor, justement, mais pas vraiment développée.

Un point positif qu'il convient de mentionner, en terminant: le jeu attachant de Hakkar qui, en plus de réaliser et de scénariser, tient le rôle principal, celui de Mouloud, le père. Il apporte au personnage une mélancolie et une force tranquille qui le rendent éminemment sympathique.

Collaborateur du Devoir



SOURCE KIFILMS AMÉRIQUE

Le réalisateur de *La Maison jaune*, Amor Hakkar, dans le rôle du père.

L'affaire est dans le sac

BAGHEAD

Comédie d'horreur écrite et réalisée par Jay Duplass et Mark Duplass. Avec Steve Zissis, Ross Partridge, Greta Gerwig, Elise Muller. Image: Jay Duplass. Montage: Jay Deuby. Musique: J. Scott Howard. États-Unis, 2008, 84 min.

ANDRÉ LAVOIE

À Los Angeles, les starlettes comme les purs inconnus, les comptables comme les chauffeurs de taxi, tout le monde se fait son cinéma à défaut d'en faire véritablement, et surtout d'en vivre. Alors, imaginez des acteurs au chômage dans une ville où tous les rêves de gloire sont possibles: au royaume des fantômes, ils frôlent l'invisibilité...

Cette cruelle ironie constitue l'un des moteurs narratifs de *Baghead*, une amusante pochade des frères Jay et Mark Duplass, eux-mêmes à la recherche de reconnaissance en tournant des films à très petit budget (*The Puffy Chair*), s'inspirant aussi de leurs pérégrinations festivières. Et c'est justement dans un festival de films que débute *Baghead*; quatre acteurs sans travail, et surtout sans invitation pour une sauterie incontournable, décident d'écrire un scénario pour se donner du boulot.

Deux hommes, deux femmes... et un chalet en forêt, pour l'inspiration: c'est bien sûr le schéma idéal d'une histoire d'horreur... sentimentale. Car Matt (Ross Partridge)

en pince toujours pour Catherine (Elise Muller), de qui il est tout à la fois l'ami et l'amant — eux-mêmes ne savent plus vraiment. Moins sexy et moins arrogant que son vieux copain, Chad (Steve Zissis) croit qu'entre deux séances d'écriture il pourra conquérir Michelle (Greta Gerwig), qui le considère comme un frère tout en cherchant à séduire Matt. Et Michelle ne se contente pas de jouer l'intrigante: elle est victime d'un cauchemar où un homme masqué d'un sac en papier tente de l'attaquer, vision qui devient l'idée de départ de leur scénario. Comble de malheur, elle se matérialise au point où le quatuor doit transformer le chalet en forteresse assiégée, luttant contre un mystérieux personnage portant lui aussi un sac en papier.

Certains se souviendront peut-être de la fébrilité brouillonne du film à succès (inespéré et inattendu...) *The Blair Witch Project*. Les frères Duplass en reproduisent sans gêne la manière bâclée et fauchée, affichant leur pauvreté comme la meilleure carte de leur jeu. Ils s'attardent ainsi longuement sur les petites intrigues amoureuses, les entremêlant de considérations sur l'industrie du cinéma et bien sûr de quelques apparitions percutantes de cette version «simplicité volontaire» de Freddy, de Jason et des autres.

Cette absence de prétention dans la mise en scène (les sources d'inspiration ne sont jamais masquées, tout comme la superficialité des personnages...)

évitent d'élever inutilement les attentes, tout en réservant quelques bonnes surprises. Car devant ce semblant de production étudiante tournée sous influence(s), cette première mouture d'un petit film d'horreur bientôt vampirisé par un grand studio, le plaisir n'est jamais charcuté en pièces, et encore moins l'ironie.

Sans déconstruire les codes d'un cinéma dont le puritanisme demeure toujours aussi flagrant

— les salauds et les bombes sexuelles passent à la caisse bien avant les vertueux et les puceaux —, *Baghead* en dévoile une facette plus mature grâce à ce quatuor d'adultes se prenant parfois pour des adolescents, acteurs quelque peu désespérés, visiblement dans une impasse professionnelle. À Los Angeles, il n'y a pas pire scénario d'horreur...

Collaborateur du Devoir



SOURCE MONGREL MEDIA

Dans *Baghead*, un quatuor doit transformer le chalet en forteresse assiégée, luttant contre un mystérieux personnage portant un sac en papier.

GAGNANT DE 4 CÉSAR
MEILLEUR FILM
MEILLEUR RÉALISATEUR • MEILLEUR SCÉNARIO • MEILLEUR ESPRIT FÉMININ

★★★★★
«EXTRAORDINAIRE!»
Marc André Lussier, La Presse

★★★★★ Radio-Canada ★★★★★ ICI ★★★★★ Journal de Montréal

«Un grand, vraiment, un grand film. Que vous irez voir. C'est un ordre!»
Marc Cassivi, La Presse

«Exceptionnel! 2h30 de bonheur!»
André Lavoie, Le Devoir

la graine et le mulet
UN FILM DE ABDELLATIF KECHICHE métropole

À L'AFFICHE! EX-CENTRIS CINÉPLEX DIVERTISSEMENT STARCITÉ MONTREAL

MEGA-PLEX GUZZO CINÉMAS FORTUNE PONT-VIAU 16 STARCITÉ HULL BOUCHERVILLE SHERBROOKE STE-ADELE LE CLAP LE FORUM 22

www.cinemaduparc.com / 48\$ POUR 10 FILMS!

DE LA QUALITÉ, DE LA VARIÉTÉ, POUR TOUS LES GOÛTS
AMERICAN TEEN • INFINIMENT QUÉBEC
7 FILMS DE K-FILMS: UN PAR JOUR • JEAN-CLAUDE LAUZON
THE SINGING REVOLUTION • A CLOCKWORK ORANGE
Métro Place des arts • Autobus 80 / 129 CINÉMA DU PARC
3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT 3575 Du Parc 514-281-1900

«Une relecture savoureuse des comédies romantiques hollywoodiennes»
- Télérama

marie gillain gilles lellouche

ma vie n'est pas une comédie romantique

un film de marc gibaja

À L'AFFICHE! CINÉPLEX DIVERTISSEMENT CINÉMAS FORTUNE CINÉMA FORTUNE CINÉPLEX DIVERTISSEMENT CINÉPLEX DIVERTISSEMENT

QUARTIER LATIN PONT-VIAU 16 CARR ANGRIGNON BOUCHERVILLE SHERBROOKE

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE! STARCITÉ HULL